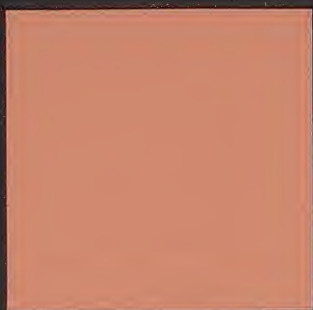


colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

SΦ fr. 19<sup>A</sup> Réserve

4°

*Acetabularia*  
Cours de M<sup>r</sup>  
Jaffray

Ms 88



Ms. 88



Vendryes

1<sup>re</sup> Leçon de philosophie

vendredi 26 <sup>bre</sup> 1830.

1<sup>re</sup> partie du cours.

Comment il faut faire pour  
la philosophie.

Comment il faut faire pour comprendre  
la philosophie.

2<sup>e</sup> partie du cours

de Science, qu'est-ce ?

Ms 88

Objet du cours - philosophie - Sciences  
philosophiques et Sciences naturelles. -

Pour comprendre ce que c'est que  
la philosophie, il faut donner une  
idée complète des différentes Sciences  
qui la constituent, de l'état de dépen-  
dance où elles sont les unes des au-  
tres et de l'ordre logique dans lequel  
elles doivent être étudiées.

Nous commencerons après l'étude  
de la Science qui nous aura paru  
être le point de départ, le tronc de  
l'arbre philosophique ; et pour  
donner une idée de cette Science qui  
est la psychologie nous suivrons la  
méthode employée pour donner une  
idée de la philosophie.

Nous aborderons enfin les grandes  
questions psychologiques, et nous les  
discuterons en les résolvant nous mêmes  
et en appréciant les Solutions que les  
autres en ont données. C'est ainsi  
que nous acquèrerons l'esprit philoso-  
phique qui résout les questions et  
l'esprit critique qui apprécie les Solutions  
d'autrui.

Étude  
Une Science n'est que la réunion  
d'un certain nombre d'objets de con-  
naissance



comment on définit la science.

Les sciences se distinguent chacune par leur objet ; or pour avoir l'idée d'une science, il faut avoir l'idée de son objet. Déterminer ~~et séparer~~ une science et la séparer de tout autre objet de connaissance, c'est la définir.

Qu'est-ce que la philosophie, c.à.d. quel est l'objet de la philosophie ? Pour le connaître il nous faudra séparer cette science de tout ce qui n'est pas elle.

Qu'entend-on par philosophie ? et des la variété des explications qu'on en a données.

Depuis qu'on pense, on fait de la philosophie ; et le sens de ce mot si ancien devrait être fixé. Cependant si l'on parcourt toutes les définitions qui en ont été données on voit qu'il n'y en a pas une qui s'accorde avec les autres. Qu'on prenne des philosophes de la même époque ; ou d'une époque différente ; ni les anciens ni les modernes ne s'accordent entre eux ; ni les anciens ne s'accordent avec les modernes. Ce résultat est singulier, mais il paraît naturel.

N'ayant pu trouver dans les auteurs philosophes une définition satisfaisante, nous allons la chercher dans le mot lui-même.

Lorsque les mots qui désignent les sciences sont bien faits, ils doivent



indiquer l'objet de la science qu'ils désignent; ainsi le mot psychologie est un mot bien fait. Tandis que le mot philosophie ne donne qu'une idée vague qui convient à toute science et qui n'en définit aucune: l'étour de la science, de la sagesse, c'est le nom d'un sentiment de l'âme et non d'un objet de connaissance.

Puisque ni le mot, ni l'histoire de la philosophie ne nous donnent une définition exacte, nous allons rechercher ce qu'on range ordinairement sous ce mot.

De la synthèse de la science à son origine.

À l'origine de la science on ne distinguait pas plusieurs objets de connaissance; on n'avait pas subdivisé la science elle-même. En effet quand l'homme ouvrit les yeux, il eut la curiosité de tout connaître, car tout lui était inconnu; mais il ne distinguait rien encore; tout ce qu'il apprenait, il le réunissait sous un seul nom Gorgia, la science.

De la décomposition de la science primitive.

Cette science primitive s'est décomposée par la suite; et à mesure qu'un certain nombre de connaissances se sont rassemblées sur un seul objet, cet objet a fait une science à part. C'est ainsi que les sciences se sont formées. Or dans cette séparation





Successive, dans cette émancipation des Sciences primitives, on a vu sortir: Elles  
 d'abord les Sciences naturelles: ce fait  
 a eu lieu chez tous les peuples, mais spécia-  
 lement en Grèce. On avait appelé  
 Science la Science totale, plus tard  
 on l'appela philosophie; et voici la  
 raison de ce changement de nom.

Dans le temps où la Science s'appelait  
 Science, ceux qui s'en occupaient  
 s'appelaient Sages ou Savants. On leur  
 conseilla bientôt de substituer d'un  
 titre fastueux le nom plus modeste  
 de Chercheurs, d'amans de la Science,  
 de philosophes: et la Science elle-  
 même ne s'appela plus que philoso-  
 phie.

Il est évident qu'à mesure que les  
 Sciences particulières se séparaient  
 de la Science totale, ~~cette~~ le domaine  
 de cette Science totale, de la philoso-  
 phie devait diminuer. On comprend  
 donc très bien comment l'acception  
 du mot philosophie a varié à diffé-  
 rentes époques à mesure que l'étendue  
 de son domaine se rétrécissait.

Arrive enfin une époque où une  
 séparation profonde et fixe s'établit  
 dans le sein de la Science primitive.



Et dans les temps modernes la philosophie<sup>32</sup>  
ne représente qu'un certain nombre de sciences  
qui bien que séparées les unes des  
autres ont pourtant ce nom commun.

du lien commun qui unit les  
sciences comprises sous le nom  
de philosophie.

Examinons maintenant ces sciences  
enveloppées sous ce mot de philosophie.  
Cherchons l'objet de chacune d'elles  
et le lien qui les unit ensemble.

Il faut qu'il y ait quelque chose de  
commun entre ces sciences ; car  
elles n'ont pas été arbitrairement  
réunies et retenues dans un même  
~~gros~~ groupe. elles ont un caracté-  
rère commun ; et le bon sens seul  
porte à classer les unes dans le  
domaine de la philosophie, et les  
autres dans le domaine de la science na-  
turelle.

comment trouver ce lien ?

Pour trouver ce lien, ce caractère  
commun de ces sciences ; nous n'avons  
pas d'autre moyen que de les énumérer  
de chercher l'objet de chacune ; et  
s'il y a quelque chose de commun,  
ce quelque chose nous apparaîtra ;  
ce quelque chose sera ce qui a paru  
indiquer ce mot si mal fait de philo-  
sophie.

Catégorie des sciences dites philoso-  
phiques.

Dans cette catégorie de sciences philo-  
sophiques, tout le monde place la  
moralité. Jamais on ne s'est avisé



32  
de dire que la morale était une science naturelle. Le droit naturel, le droit politique et le droit des gens sont aussi des sciences philosophiques; Il en est de même de cette partie de l'étude de l'homme qui a l'âme pour objet; bien différente de cette autre partie qui s'occupe des phénomènes matériels dont qui opèrent dans l'homme. L'une est la psychologie, du domaine de la philosophie; l'autre est la physiologie, du domaine des sciences naturelles.

Comptons également parmi les sciences philosophiques, la religion naturelle qui consiste à montrer nos rapports avec Dieu, et à déterminer notre avenir: la science du vrai, la logique; la science du bien, l'esthétique; l'éducation; la philosophie de l'histoire; quant à l'histoire elle-même, elle n'est rangée ni parmi les sciences naturelles, ni parmi les sciences philosophiques; elle forme une science, une classe à part.

Toutes ces sciences se rattachent à la psychologie, qui forme leur lien commun.

On citerait encore d'autres sciences, s'il fallait; mais il nous suffira de parcourir chacune de celles que nous avons nommées, de voir quel est leur objet, pour saisir ensuite le lien qui les rattache. Mais pour ne point rester plus longtemps dans l'ignorance du résultat, nous commencerons par voir nous



Caractère de ces sciences.

Différence de la psychologie et de la physiologie

2 parties dans l'homme, le corps  
et la vie.

aurions du finir, en donnant ce  
résultat lui même.

Les sciences sauf une d'entre elles, semblent  
toutes des sciences de déduction et d'induction.  
Toutes, sauf une, sont des inductions de la  
psychologie.

Distinguons la psychologie de la physiologie.  
Dès qu'il s'agit d'étudier une réalité quel-  
conque, il faut remonter à la nature et  
à son essence. Quand nous avons un corps  
à analyser, nous analysons les propriétés;  
nous constatons les phénomènes extérieurs  
qu'il nous présente pour remonter à la  
substance et à la cause. Car pour aller  
à l'inconnu, il faut partir du connu, et  
dans un corps, ce qui nous échappe, c'est  
l'essence; ce qui ne nous échappe pas,  
ce sont les propriétés. C'est ainsi qu'on  
doit étudier l'homme, réalité donc d'un  
certain nombre de propriétés et d'attributs.  
Dans l'homme on distingue deux choses,  
d'un côté le corps, de l'autre la vie qui  
anime ce corps. Quand la vie est  
éteinte, le corps subsiste tout entier,  
avec ses différentes parties, leur conforma-  
tion, les rapports qui les unissent, et  
pourtant l'homme n'est plus. Il y  
a donc autre chose que le corps dans  
l'homme; la différence est si grande  
entre le corps et la vie qui l'anime, que  
l'étude de l'un, l'anatomie le fait sur  
le cadavre, et l'étude de l'autre, sur



# définition de la vie.

Deux classes dans les phénomènes de la vie. Quels sont ces phénomènes.

phénomènes des sens,  
phénomènes de la conscience.

ou  
phénomènes animaux  
phénomènes intellectuels et moraux.

L'homme jouissant de toutes ses facultés.  
On peut définir la vie l'ensemble des  
phénomènes qui distinguent l'homme du  
cadavre.

Mais parmi les phénomènes de la vie  
nous sommes obligés de faire deux classes  
distinctes. Des uns nous sont révélés exclusi-  
vement par cette faculté intérieure que  
nous appelons sens intime ou conscience.

Je veux, je pense etc. et c'est par la  
conscience que j'en suis averti. Mais si  
je n'ai rien autre chose que ma conscien-  
ce, si je suis privé des cinq sens extérieurs,  
je ne saurais rien de beaucoup d'autres phéno-  
mènes, des phénomènes extérieurs, ni  
de ceux qui se passent dans mon corps.

Je ne saurais pas même que j'ai un corps:  
comment aurais-je connaissance de la digestion,  
de la circulation du sang etc. <sup>si je suis entièrement privé de la digestion</sup>  
Le fait pénible; mais je n'en sais  
rien, nullement la cause. Les sens extérieurs  
peuvent seuls me l'apprendre. Il suffit  
de la vue et du tact pour s'apercevoir du  
phénomène de la respiration. Ainsi on  
en acquiert une première connaissance,  
connaissance d'abord grossière, il est vrai,  
mais qui devient plus précise par une  
application plus studieuse et par  
l'emploi des procédés de la physiologie.

Nous reconnaissons qu'il y a une diffé-  
rence à établir entre les phénomènes  
de la vie humaine. Il est impossible



que les sens atteignent aucunement  
les phénomènes de la conscience. Qu'on  
ouvre le corps humain, qu'on l'analyse;  
qu'on pénètre dans les parties les plus inti-  
mes, on n'y trouvera jamais rien de pareil.  
De même les phénomènes qui tombent sous  
les sens sont insaisissables à la conscience  
qui en ignore la cause. C'est que ces  
divers phénomènes, ne sont pas de même  
nature. Les phénomènes des sens  
se manifestent tous par les qualités de  
la matière. Les phénomènes de la conscien-  
ce quand même ils se produiraient au  
dehors, auraient besoin pour être perçus  
par les sens, de se manifester par les  
mêmes qualités.

Cette distinction a de tout temps frappé  
les esprits, même ceux qui se font le  
~~mieux~~ <sup>moins</sup> occupés de l'étude de l'homme.

Car de ces phénomènes, les uns ont  
été appelés phénomènes animaux, et  
les autres phénomènes intellectuels et  
moraux.

Leur étude se divise en deux parties  
dont la première fait la physiologie, et  
la 2<sup>e</sup> la psychologie. Cette dernière  
seule occupe les philosophes.

Différences de leurs principes.

Quand on pénètre plus avant, on  
arrive à des caractères bien plus  
profondément distincts. On découvre  
que les principes même sont différents  
que le principe des phénomènes spirituels





n'est pas la cause ou le principe de  
la vie. La démonstration de cette vérité  
est bien simple.

Lorsqu'affecté d'une sensation je  
produis un acte volontaire d'intelligence;  
j'ai conscience de deux choses : 1<sup>o</sup> de l'acte;  
2<sup>o</sup> de la cause de l'acte.

Au contraire dans le fait de la  
digestion, nous n'avons conscience ni  
du fait ni de la cause. Il est im-  
possible cependant que vous éprouviez,  
ou que vous produisiez vous même  
quelque chose sans en avoir la conscien-  
ce. Le phénomène a donc un autre  
principe. La séparation des phéno-  
mènes animaux et des phénomènes  
intellectuels et moraux n'est donc pas  
une vaine distinction. Nous ne pouvons  
être à la fois ces deux principes. L'hom-  
me est donc tout entier dans le principe  
qui veut, qui sent, qui pense, dans le  
principe dont aucun phénomène ne  
nous échappe. L'homme <sup>est</sup> distinct de  
l'organisme dans lequel il est enveloppé.  
Celle est l'étude de la psychologie.





6v

3X<sup>bre</sup> 1890

objet de la psychologie.

Nous avons vu quel était l'objet de l'une des sciences renfermées et représentées par le mot de philosophie. Nous avons dit quel est l'objet de la psychologie. à vrai dire, l'objet de cette science, c'est le principe, la cause des phénomènes de la vie que perçoit la conscience. Et en effet toute l'étude des phénomènes eux mêmes ne sert qu'à nous donner une idée exacte des facultés et capacités et puis de la nature <sup>d'abord</sup> de ce principe. Nous ne pouvons pas atteindre dans son essence le principe qui nous constitue.

méthode pour étudier le pp. pensant.

étudier les actes et les modifications1<sup>o</sup> les facultés et les capacités2<sup>o</sup> remonter à l'essence du p.p.

Nous sommes donc forcés d'étudier d'abord les actes et les modifications du principe pensant pour remonter aux capacités qui le rendent susceptible de ces modifications; et aux facultés ou causes qui lui donnent la force nécessaire pour produire ces actes.

Une fois les facultés et capacités constatées, déterminées, nous remontons de ces facultés et capacités à l'essence même du principe. Voilà ce que c'est qu'étudier le principe qui nous constitue et que chacun appelle moi.

Différence du principe que nous appelons moi et du principe des forces naturelles.

C'est ainsi que nous procédons dans toutes les sciences. Pour savoir par exemple ce que c'est que le calorique, nous étudions les phénomènes que nous rapportons à ce principe, puis nous les classons et nous remontons aux





différentes propriétés dont il doit être doué pour manifester de pareils phénomènes, et alors nous avons de ce principe une idée aussi complète que possible.

nous ne connaissons que les effets sensibles des phénomènes des forces naturelles, sans avoir connaissance de l'opération de la force motrice.

nous connaissons non seulement les effets sensibles des phénomènes du moi, mais encore nous avons conscience de la cause de ces phénomènes.

Mais il y a cette différence entre le principe que nous appelons moi et le principe des forces naturelles, que nous n'en sommes pas réduits aux simples effets sensibles que produit l'action du principe qui nous constitue. Les phénomènes des forces naturelles ne sont que des effets sensibles qui supposent une opération préalable de la force, opération que nous ne connaissons d'aucune manière. Mais quand je veux mouvoir mon bras, non seulement je connais le mouvement tout extérieur de mon bras, mais encore j'ai conscience de l'opération qui l'a accompli dans le sein de la force motrice. Non seulement nous saisissons l'effet sensible soumis à l'observation; mais l'opération elle-même est saisie par la conscience, ce qui n'a lieu dans aucun autre cas. Il suit de là que nous sommes la seule cause, la seule force que nous connaissons en elle-même; toutes les autres nous ne les connaissons que par leurs effets.

connaissance de l'homme.

Connaître la nature et les lois du principe qui nous constitue, c'est connaître l'homme; il est tout entier dans



2

connaissance de la condition de  
l'homme ici bas.

82

ce principe. mais son développement  
actuel est soumis à certaines conditions  
physiques. Soit que le monde extérieur  
agisse sur nous, soit que nous réagissions  
sur le monde extérieur, il y a entre celui-  
ci et nous un intermédiaire, il y a entre  
celui-ci et cet intermédiaire est toute  
cette organisation à laquelle le principe  
pensant est lié dans cette vie. Donc  
on ne connaît pas pleinement la vérita-  
ble condition de l'homme ici bas, tant  
qu'aux connaissances psychologiques on  
n'aura pas joint les connaissances  
physiologiques. Et pourtant, comme  
l'homme tout entier est dans le  
principe pensant et voulant, on connaît  
l'homme tout entier, lorsqu'on a une  
psychologie complète. Tout l'homme est  
dans ce principe moins les conditions de son  
développement en ce monde. Afin donc  
d'ajouter à la connaissance de l'homme  
en lui-même, la connaissance des conditions  
de son développement, il faut unir la  
physiologie à la psychologie.

Il y a donc une distinction nette, entre  
ces deux sciences, mais <sup>il y a</sup> dans <sup>leur</sup> l'objet  
une harmonie qui les réunit l'une à l'au-  
tre, et qui fait qu'il est impossible  
d'arriver à une notion complète d'un  
moi, tel qu'il est actuellement, sans  
réunir les lumières de l'une et de l'autre.





Comment on peut considérer  
le corps vivant.

Comment l'homme est une intelligence  
bornée par des organes.

On peut considérer le corps avec le principal  
qui l'anime et les opérations qui s'y passent  
comme une machine avec laquelle le principe  
pensant agit et reçoit l'action du monde  
extérieur, comme une espèce de piedestal  
sur lequel il est placé, comme une enveloppe  
qui est pour lui un fardeau et un instru-  
ment. L'homme est une intelligence  
tout à la fois servie et bornée par des organes.

Assurément nous nous sentons une puissance  
bien plus grande que tout ce que nous pouvons  
faire en cette vie, une énergie capable d'ac-  
tions bien plus puissantes que celles que  
nous accomplissons réellement. La puissance  
de notre action s'use en partie à remuer  
l'instrument. Cet instrument se fatigue,  
tandis que l'énergie intellectuelle est infati-  
gable. Il arrive un moment où le corps  
souffre d'une trop longue attention; mais alors  
même la force reste tout entière; elle n'est  
pas plus affaiblie le soir que le matin.  
Toutefois l'organisation fatiguée oblige la  
force pensante de s'arrêter.

Ainsi l'objet de la Psychologie est l'homme,  
et qui a fait la psychologie connaît  
l'homme, mais ne connaît pas les conditions  
actuelles. Il faut allier aux études  
psychologiques les études physiologiques.

Nous avons déterminé l'objet de la psycholo-  
gie; mais comment faire cette science?

Manière de faire la science  
psychologique.



Comment l'intelligence parvient-elle à  
à connaître l'objet de la psychologie? Il  
est bien évident que c'est une science de faits,  
une science d'observation. Car de quoi s'agit-il?  
de connaître une réalité. Or toute réalité,  
ou ne peut la connaître qu'immédiatement  
ou médiatement. Si c'est une réalité que notre  
observation ne puisse pas atteindre, nous ne  
pouvons arriver directement à la connaissance  
de cette réalité; et dans ce cas nous  
cherchons dans les choses qui tombent  
sous notre observation des renseignements  
sur cette réalité éloignée. Ainsi nous ne  
percevons pas Dieu immédiatement;  
pour arriver à lui il faut que nous passions  
par ce que nous connaissons. Nous disons  
par exemple: le monde et l'homme  
existent: ils ont une cause; quelle est-elle?

D'autre part, de ce que le monde est un  
ensemble de moyens pour arriver à une fin  
nous concluons que la cause du monde est  
intelligente. Ainsi la science de toute réalité  
se fait ou par observation ou par induction.

Dans lequel des deux cas se trouve le  
principe pensant? Evidemment dans la  
première catégorie. C'est une réalité qui tombe  
sous notre observation. Car bien que les  
sens ne puissent en aucune façon l'atteindre,  
il ne leur en faut pas de nous être observable;  
car ce qui est observable, c'est tout ce que  
l'intelligence atteint immédiatement. Or,  
puisque par les sens nous ne pouvons pas l'atteindre

que l'objet de la psychologie est  
atteint par l'intelligence immédiate.  
ment.





~~Situés~~ non seulement les actes intérieurs du principe pensant, mais encore la cause qui les produit. Car il est impossible que l'on sente, que l'on veuille, que l'on pense sans en être averti. En un mot c'est en consultant, en interrogeant la conscience qu'on fait la science de la psychologie. Cette science a cela de particulier que l'instrument et l'objet sont une seule et même chose.

C'est l'objet de la psychologie et le moyen de la faire. Elle n'a besoin d'aucun autre objet, elle s'en présume aucune. Elle atteint immédiatement son but.

De la Morale.  
Son objet.

Nous allons maintenant faire pour la morale, ce que nous avons fait pour la psychologie, chercher son objet et dire comment elle est faisable.

La question morale a été posée sous plusieurs formes différentes; mais sous toutes ces formes, elle est restée la même; elle n'a qu'un même objet.

que l'homme est un être actif,  
et qu'il a l'emploi de son activité.

L'homme est un être actif et même il exerce toujours cette activité. Qu'il s'agisse avec ou sans le corps, il agit toujours, et il n'y a pas raison de croire qu'il soit jamais interrompu dans cet exercice de l'esprit, même dans l'état de sommeil. L'homme a de plus la faculté de diriger de telle ou telle manière l'activité dont il est doué.



107

Maître s'en disposer, de l'expliquer à son choix à tel ou tel objet, il est inévitable qu'il se demande comment et dans quel sens il doit l'appliquer ou la diriger.

1<sup>re</sup> forme de la question morale.

La morale a donc pour but de déterminer quel usage nous devons faire de notre activité.

C'est un des aspects sous lesquels on a considéré la question.

qu'avant de demander la règle morale et l'usage que nous devons faire de notre activité, il faut reconnaître du bien et du mal.

Avant de chercher quelle est la règle morale, il faut demander d'abord si une règle morale est possible. C'est une condition par laquelle elle peut exister. Si tout nous était indifférent, si une action ne nous affectait pas plus qu'une autre, alors non seulement nous n'aurions pas de raison pour agir de telle ou telle manière, mais nous n'en aurions pas même pour agir. Pour agir, il nous faut reconnaître du bien et du mal, il faut que telle action nous semble préférable à telle autre action. S'il n'y a ni bien ni mal, toute règle morale est impossible à imaginer. Qu'il y ait du bien et du mal et la règle sera : rechercher le bien, éviter le mal.

Il y a pour nous du bien et du mal; car notre vie entière le prouve. Il n'y a rien sur quoi nous ne portions un jugement pour affirmer que la chose est bonne ou mauvaise. Il s'agit donc de déterminer quel est pour l'homme le véritable bien. qui n'est qu'un développement de la morale n'étant possible qu'à la

2<sup>e</sup> forme de la question morale.

qui n'est qu'un développement de la morale n'étant possible qu'à la





que le bien et le mal n'existent  
que relativement.

condition qu'on aura constaté et reconnu  
ce véritable bien. C'est la deuxième  
forme sous laquelle on présente la question  
morale. On voit bien qu'elle n'est autre  
chose que le développement de la première.

À quel titre donc pouvons-nous dire  
qu'une chose est bonne ou mauvaise?

Quand j'ai faim et que je mange, je  
dis que l'action de manger m'est bonne,  
que l'objet que je mange m'est bon.  
Voilà des qualifications que j'attache  
à certaines actions, à certains objets. Si  
je ne m'étais pas adonné de manger, l'action  
et la chose ne seraient indifférentes.

Si, n'étant point orgueilleux pour manger,  
je comprendrais cependant qu'un autre  
être différent par la nature en eut besoin;  
je déclarerais l'action et la chose bonnes,  
pour cet être du moins. Ce qui est bon  
pour l'un peut donc être indifférent et  
même mauvais pour l'autre. Une nour-  
riture salutaire pour celui-ci peut être  
un poison pour celui-là. Donc le  
bien et le mal n'existent que relativement;  
ils ne sauraient exister d'une manière  
absolue.

Mais qu'est-ce qui fait que telle  
action ou telle chose devient bonne ou  
mauvaise pour un être? Répondre cette  
question est le moyen de savoir pour quoi  
nous appliquons ces qualifications de bon

définition du bien et du mal.

et de mauvais aux différentes actions  
et aux différentes choses, dans telle  
ou telle autre circonstance. Tout être  
est par son organisation, par sa nature,  
condamné à de certains besoins, à de  
certains développements, à une certaine  
destinée. Tout ce qui le conduit à sa desti-  
nation, tout ce qui satisfait les besoins  
est bon pour et être. Tout ce qui  
contrarie la destination est mauvais  
pour lui. Si quelque chose ne contrarie  
ni ne favorise son développement et  
sa destination, cette chose lui est indif-  
férente. C'est la véritable définition  
du bien et du mal.

3<sup>e</sup> forme de la question morale.  
C'est là qu'elle est dans toute la  
profondeur.

Ainsi donc, puis que le bien et  
le mal sont relatifs, pour connaître  
quel est le bien relativement à l'homme,  
il faudra connaître quelle est la desti-  
née de l'homme ici bas, c.-à-d. quelle  
est la nature de l'homme, car c'est de  
sa nature que dépend sa destinée.

Celle est la 3<sup>e</sup> forme sous laquelle  
on a présenté la question morale, et il  
faut le dire c'est vraiment dans la  
dernière qu'est toute la question. Car  
ceux qui demandent, quelle est la  
loi morale, la présentent sous la  
forme la plus matérielle; la plus  
éloignée de la solution. Ceux qui  
demandent, quelle est la destinée de





Comment la morale est-elle faisable?

rien de la morale à la psychologie.

pour connaître la destinée de l'homme  
il faut connaître la nature; or  
la connaissance de la nature de l'hom.  
-me c'est la psychologie.

L'homme la pose d'une manière bien  
plus directe. C'est là qu'elle est d'ans  
toute la profondeur.

Pour connaître la destinée d'un être, il  
faut, avons-nous dit, étudier la nature.  
Il faut voir par conséquent 1<sup>o</sup> comment  
est <sup>être</sup> le développement 2<sup>o</sup> comment il  
agit. La raison de la destinée d'un être  
est dans la nature. Une fois cette  
nature connue, vous savez quelle conduite  
cet être doit tenir.

Voilà par où la morale tient à la  
psychologie. Elle en est une induction.  
La morale n'est donc pas faisable, tant  
que la psychologie n'est pas faite.





12 v

Nous avons parlé dans la dernière leçon ~~on~~ de la morale générale.

de la méthode et de l'objet des sciences qui dépendent de la morale générale.

qu'il n'y a point de règle de morale sans liberté.

Nous avons vu quel était l'objet de la morale et le moyen de résoudre la question morale. Son objet est la destinée de l'homme. Quelle est la destinée de l'homme? quel est pour lui le bien et le mal? quelle règle de conduite doit-il suivre? c'est là la morale proprement dite ou la morale générale. Quant au moyen de résoudre cette question, nous avons dit qu'il fallait connaître la nature de l'homme, et par conséquent la psychologie.

Nous allons maintenant montrer l'objet et la méthode des sciences qui dépendent de la morale générale, c.à.d. de la morale personnelle, du droit naturel ou de la morale sociale, du droit politique, du droit des gens, de la morale religieuse.

D'abord, si nous n'étions pas libres, une règle de conduite ne nous servirait à rien. Dotés de l'intelligence, mais sans la liberté, nous pourrions bien peut-être rechercher par curiosité quelle est la destinée de l'homme. Mais il n'en résulterait rien pour notre direction morale. Point de règle, sans liberté.

Maintenant, suffit-il que nous soyons libres et que nous ayons la connaissance de notre destinée pour que nous nous sentions obligés de l'accomplir.





que comment la règle morale est  
pour nous obligatoire ?

pour 2 découvertes faites par notre  
raison.

- 1<sup>o</sup> que chaque être a une fin et une  
destination particulière ;  
que la création a une fin totale et  
définitive qui résulte de toutes ces  
fins particulières.

plus, c. a. d. de mettre notre liberté au  
service de notre destinée. Il faut encore  
que la règle devienne pour nous obligatoire,  
ce qui résulte de deux circonstances. La  
première est la découverte faite par notre  
raison que le bien pour nous est aussi  
le bien dans l'ordre général des choses.  
La 2<sup>e</sup> est l'observation de cet autre fait,  
que si nous ne prenons pas le gouverne-  
ment de notre activité, cette force pourrait  
s'égarer et ne pas aller à son but.  
Alors, l'ordre général est intervenu.  
Expliquons ces 2 découvertes.

Dieu a placé tous les êtres dans ce  
monde avec une nature qui leur fait  
accomplir tels ou tels actes. De tous ces  
actes ensemble résulte la vie même de la  
création. Comme chaque être a une fin et  
une destination particulière, la création a  
une fin totale et définitive, qui résulte  
de toutes ces fins particulières. Si les vents  
cessaient de souffler, les plantes de pousser,  
les minéraux d'être muables et si un  
être quelconque cessait son action, l'ordre  
général serait trouble, et la création irait  
bientôt à la fin. Le bien pour nous n'est  
donc qu'un élément du bien total. Ce  
qui était bien relatif devient bien en  
soi. Si l'arbre croît  
et produit des feuilles, des fleurs, des  
fruits ; ce développement semble d'abord  
un bien particulier à l'arbre. Et pourtant  
si ce bien particulier cessait de s'accomplir,



147  
l'ordre général Le trouverait interverti.

Puisqu'il en est ainsi l'arbre devenant  
un être intelligent et libre ne le sentirait  
il pas obligé de mettre sa liberté au  
service de sa destinée ; S'il est dans la  
création un être à qui Dieu ait remis  
le soin d'accomplir sa propre fin par  
ses propres efforts, si en même temps cet  
être est libre de l'accomplir ou de ne  
pas l'accomplir, ou encore de l'accomplir  
imparfaitement qu'éprouvera-t-il  
en face de cette idée, à savoir, que cet  
accomplissement dépend de sa volonté?

2. que si nous abdiq. nous  
liberté notre ~~liberté~~ destinée  
l'accomplir il est vrai par les  
p. passions, les penchants et  
les instincts de notre nature, mais  
elle l'accomplir nous promptement  
et nous complètement.

Cependant il ne suffit pas encore de cette  
condition pour que notre propre bien de-  
viene obligatoire à nos yeux. Il  
faut encore avoir remarqué qu'en abdi-  
quant notre liberté, ce bien ne serait ni  
promptement ni complètement  
accompli. Prévoyant combien souvent  
notre liberté serait faible, Dieu y a  
pourvu en nous donnant des principes  
passionnés qui nous poussent dans la  
direction de notre destinée. De cette  
manière, chez ceux même qui n'ont  
aucune idée morale, et il y a beaucoup  
d'hommes de cette espèce, la destinée  
l'accomplit ; mais l'accomplit-elle parfai-  
tement chez des hommes qu'il est si  
rare de voir penser ? Quelle différence  
entre un boutiquier qui ne s'est jamais  
posé la question morale, et Socrate ou





Caton ! En effet, avec les penchants et les instincts de notre nature, nous sommes entraînés vers le bien. Mais nous allons plus ou moins loin dans cette voie, suivant que nous sommes plus ou moins éclairés par la raison. La nature humaine va assez droit toute seule; mais elle ne va pas loin. ajouter-y le sentiment du devoir, de ce devoir qui nous oblige à remplir notre destinée; ajouter-y ~~le sentiment du~~ ~~devoir~~ la liberté avec son énergie, et voyez combien notre destinée s'accomplit d'une manière plus rapide et plus parfaite. Soutenue par la liberté, notre intelligence est capable des progrès les plus étonnants: sans elle, cette intelligence s'égare et se perd en suivant tour à tour mille idées diverses. avec elle et dirigée par elle, concentrée sur un seul point, elle arrive à des découvertes si grandes qu'on a proclamé que le génie était une longue patience et rien autre chose.

résumé

Si donc nous sentons que notre bien particulier est aussi le bien absolu; si de plus, avec la conscience de notre liberté, nous sentons que négliger notre bien, c'est mettre obstacle au bien absolu, alors nous sentons l'obligation d'accomplir notre bien; alors nous nous sentons responsables de l'imperfection ou de la nullité de cet accomplissement. Si le bien pour nous était bien pour



152  
nous seulement, personne n'aurait le  
droit de nous dire: « je veux que  
vous fassiez votre bien. » Mais  
comme dans cette question, l'ordre  
universel est intéressé, l'accomplissement  
de ce bien, devient une loi pour nous.

C'est le principe de l'obligation. Il  
sert de base à la morale personnelle et à  
la morale sociale; il donne naissance à  
l'idée de droit et de devoir.

### Morale personnelle.

ou devoirs de l'homme envers lui-  
même.

Situation d'un homme dans une  
île déserte.

Quels sont les devoirs de l'homme  
envers lui-même? c'est la question de  
la morale personnelle. Un homme a-t-il  
toujours des devoirs à remplir envers  
lui-même? Supposons un homme  
dans une île déserte, sans aucun rapp.  
port avec ses semblables: aura-t-il  
des devoirs à remplir? oui, d'après ce  
que nous venons de dire. Car il a la  
destinée à accomplir, c.à.d. son intelli-  
gence à développer, son cœur à puri-  
fier, la liberté à conserver, d'exercer.  
Il y a donc pour l'homme des devoirs à  
remplir, devoirs qui ne peuvent être  
déterminés avant qu'on ait déterminé  
quel est le véritable bien de l'homme,  
par conséquent quelle est sa destinée,  
quelle est sa nature. Ainsi, la morale  
personnelle, pour être faite demande  
la solution d'une question précédente,  
celle de la morale générale.

Lien de la morale personnelle à  
la morale générale, à la psy-  
chologie.





Morale sociale qui comprend :

1° Droit naturel.

que l'homme est né pour la société. de l'obligation où chaque membre de la société est de remplir accomplir sa destinée naît le droit naturel, la justice.

que la justice n'est pas un but mais un moyen.

- (1) Les animaux n'étant pas chargés d'accomplir leurs destinées, parce qu'ils n'ont ni liberté ni intelligence ; ils ne peuvent réclamer de nous aucun droit. Ils ont une destinée d'accomplir sans doute, mais sans être responsables de son non-accomplissement. C'est donc ne pas leur faire tort que de sacrifier le

l'en est de même des devoirs de l'homme envers les semblables, c.à.d. de la morale sociale.

C'est démontré en fait et par la nature humaine que l'homme est né pour la société. Il y a en lui une foule de principes qui rendent cet état inévitable. Mais quelle est la position des individus dans la société ? Tous ont une même destination, et pour tous l'accomplissement de cette destination est obligatoire. Si l'un d'eux vient mettre empêchement à l'accomplissement de la destinée d'un autre, celui-ci peut lui dire ; il faut que je remplisse ma destinée ; tu es injuste, si tu y mets obstacle. Voilà la source de la justice. Et remarquons que la justice n'est pas un but, mais un moyen : c'est une loi qui nous ordonne de ne pas gêner l'accomplissement des destinées d'autrui, puis que chacun est tenu d'accomplir la sienne ! Pour déterminer les droits et les devoirs des uns à l'égard des autres, il faut donc commencer par apprendre quelles sont les destinées de l'homme. Cette question résolue, le devoir de chacun est de faire tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de sa destinée, et en même temps de ne point traverser les semblables dans l'accomplissement du même devoir.



développement de leur nature au  
développement de la nôtre. N'y a  
aucune injustice à couper des arbres,  
à tuer les animaux, pourvu que ce  
soit dans le but de notre propre  
développement. Si nous le faisons sans  
raison, nous serions coupables d'avoir  
inutilement trouble l'ordre établi par  
le créateur. aussi n'est-ce pas sans  
quelque raison qu'un anglais présen-  
te tous les ans au parlement une  
pétition dans laquelle il demande  
une loi qui défende de maltraiter  
les animaux sans raison. Le principe  
est juste, seulement il ne faut pas le  
pousser trop loin.

Rien de la morale sociale à la m. pers. à la  
m. générale, à la psychologie.

## 2. Droit politique et droits des gens.

de la meilleure organisation d'une  
société et des devoirs qu'elle impose.

160  
Il en résulte que dans l'état de société,  
les hommes ont à se faire de mutuels  
sacrifices, leur liberté se trouve restreinte  
par la communauté même de leurs droits;  
car ils ne peuvent conserver parmi les  
droits qui favoriseraient l'accomplisse-  
ment de leur destinée personnelle, que  
ceux dont l'existence ne peut gêner l'ac-  
complissement de la destinée d'autrui.  
C'est l'objet de la morale sociale qui  
puise ses lois dans la morale générale  
et la morale personnelle. Par cette  
dépendance, la morale sociale ou droit  
naturel, dépend donc aussi de la  
psychologie. Car nous avons dit, sans  
la psychologie, point de morale générale.

Voilà maintenant ce qu'est le  
droit politique et le droit des gens.

La question du droit politique est  
celle-ci: quelle est la meilleure  
organisation de la société, et par  
conséquent du pouvoir? Car l'au-  
torité, dans une société, est la tête  
qui agit; c'est la société même formée  
et incarnée dans quelques individus.  
Il est évident qu'une société ne peut  
aller contre les intérêts, la destination et  
la fin de ses membres. Au contraire  
elle doit favoriser ces intérêts et cette  
fin. Or le but de chacun est l'accomplissement.





plissement de la destinée de chacun.  
Le but total ne sera donc qu'à contri-  
buer au développement de la société  
entière, c.a.d. à l'accomplissement  
de toutes les destinées particulières.  
Cela posé, la question devient celle-ci :  
quelle est la meilleure organisation  
de la société, pour que chaque individu  
qui la compose accomplisse sa destinée  
le plus largement possible ?

Comme que la question du droit politique  
se lie à la morale sociale, personnelle,  
générale, à la psychologie.

Voilà donc un problème qu'on ne peut  
aborder sans une connaissance préalable  
de la destinée de l'homme, de  
la morale générale, de la morale per-  
sonnelle, et de la morale sociale.

### 3°. Droit des gens

Il traite des rapports des sociétés  
entre elles considérées, comme indivi-  
dus, comme le droit politique et  
le droit naturel traitent les rapports  
des individus entre eux.

Maintenant le droit des gens va  
l'expliquer de lui-même. De même  
que les individus se réunissent en socié-  
tés ou nations ; de même ces nations  
tendent à se réunir, et sont liées entre  
elles par des rapports sociaux. Ainsi  
le droit des gens est le droit naturel  
des nations, dans leurs rapports entre  
elles. Elles ont chacune leur but  
qui est le même, par conséquent  
elles ont chacune des droits qui sont les  
mêmes, qui sont égaux et qui ne  
doivent point se contrarier. Il y a  
donc aussi entre les nations des sacrifices  
réciproques qui restreignent l'étendue

125  
de leurs droits et de leur liberté.

Un peuple par exemple se trouvant  
trop nombreux peut envoyer des colonies  
mais non sur des terres occupées déjà  
au même titre par les colonies d'un  
autre peuple.

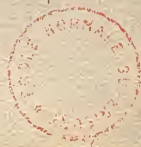
Comment le droit des gens se  
lie à toutes les sciences précédentes  
et remonte à la psychologie.

Il n'est pas besoin de dire, d'après  
l'exposition de ce principe, qu'on ne peut  
connaître ces droits réciproques des na-  
tions, sans connaître déjà la morale  
générale, la morale particulière, le  
droit naturel et le droit politique.  
Ainsi toutes ces sciences se rattachent  
par la morale générale à la psycho-  
logie.





The first thing I noticed when I  
 stepped out of the car was the  
 cold. It was a sharp contrast to the  
 heat of the car. I pulled my coat  
 tighter around me and walked  
 towards the building. The air was  
 crisp and clear. I could see the  
 trees and the sky. It was a  
 beautiful day. I walked  
 quickly, not wanting to be late.  
 The building was large and  
 imposing. I walked up the  
 steps and entered the building.  
 The interior was warm and  
 comfortable. I found a desk  
 and sat down. I looked at the  
 clock. It was 10:00 AM. I  
 took a deep breath and  
 began to work.





185

Vendrye,

Philosophie -

Cours de Mr. Juffroy.

1<sup>re</sup> Leçon.

De la Religion naturelle -

De la logique -

De l'éducation -

de ces sciences avec la psychologie.

Nous avons déjà parcouru quelques unes  
des sciences comprises sous le nom de sciences  
philosophiques, et nous avons saisi le  
lien qui les unissait entre elles.

Nous continuons notre énumération  
et nous examinons aujourd'hui la  
religion naturelle, la logique, l'éducation.

La religion naturelle embrasse, selon  
les philosophes, deux recherches :

Deux recherches différentes comprises  
sous le nom de religion naturelle.

1<sup>re</sup> Celle qui a pour but de déterminer  
l'avenir et le passé de l'homme. c'est la  
question de savoir : Si l'homme a eu une  
existence antérieure, et s'il aura une  
existence postérieure à son existence ac-  
tuelle.

2<sup>de</sup> La recherche qui s'occupe de Dieu,  
de la nature, et de ses rapports avec nous,  
c.à.d. avec les êtres qu'il a créés.

Les <sup>deux</sup> recherches que l'on conçoit  
très bien isolées l'une de l'autre, ont été  
réunies et confondues par les philosophes,  
aussi on les a comprises toutes deux sous  
le nom de religion naturelle.





I. Questions sur une vie antérieure,  
et une vie postérieure -- moyens de  
les résoudre :

qu'il faut examiner la nature de  
l'homme pour établir la possibilité  
d'une vie antérieure et postérieure.

qu'il faut examiner la destinée  
de l'homme pour établir la nécessité  
d'une vie antérieure et postérieure.

Nous allons examiner la première  
de ces recherches.

L'homme a-t-il existé déjà, existera-t-il encore après cette vie ?

Pour résoudre une telle question, il faut prendre connaissance de l'état de l'homme ici bas. Il faut examiner si la nature de l'homme nous donne, cette nature permet d'admettre pour l'homme une existence antérieure et postérieure, ou bien si elle ne renferme pas quelque chose de contradictoire qui rende impossible une telle existence.

C'est de la nature humaine que l'on conclura la possibilité ou la non possibilité de ce passé et de cet avenir pour l'homme.

Mais lorsqu'on aura conclu que rien ne suppose à leur possibilité, il reste encore à décider examiner la destinée de l'homme et à chercher si elle a besoin pour s'expliquer d'une vie antérieure et d'une vie postérieure.

En effet la possibilité du passé et de l'avenir pour l'homme, n'est, pour ainsi dire, qu'un commencement de preuve, qu'une présomption en faveur de ce passé et de cet avenir. mais, ce qui doit lever tous nos doutes, c'est l'ordonnée l'inspection de la destinée de l'homme ici bas, nous découvrirons que le rôle qu'il y joue serait absurde

202

Sans un autre début et un autre dénouement  
que ceux de cette vie ; nous proclamons  
vous alors, sans balancer, l'existence  
d'une vie antérieure et d'une vie posté-  
rieure.

Cette est la marche que nous devons  
suivre pour résoudre ces deux questions.

Nous allons <sup>appliquer à la recherche de</sup> l'employer pour démontrer  
la vie postérieure.

application de cette méthode à la  
vie postérieure.

Si dans l'événement, dans le phénomène  
de la mort bien analysé, nous décou-  
vrons d'une manière certaine l'ancé-  
trisme complet de tout ce qui consti-  
tue l'homme ici bas, il est tout à fait  
inutile d'établir l'hypothèse d'une  
autre vie.

mais si dans la constitution, dans  
la nature de l'homme nous trouvons  
que rien n'empêche qu'il existe au delà  
de la mort, la possibilité de cette existence  
ultérieure est établie ; il y a présomption  
en sa faveur : Pour démontrer que  
cette existence est vraie et certaine, il  
faut interroger la destinée humaine. Si  
nous ne trouvons pas dans ce monde  
une véritable fin à cette destinée, il  
faut que la fin soit ailleurs. Nous  
sommes forcés de conclure ainsi au nom  
de la raison.

On voit que la première partie de  
la question religieuse, celle de la vie  
antérieure et postérieure, appartient





diens de la 1<sup>re</sup> partie de la question religieuse avec la psychologie.

- 2<sup>e</sup>. Questions sur l'existence de Dieu, sur sa nature, et sur les rapports avec nous.  
Moyens de les résoudre.

que nous arrivons à la connaissance de l'existence de Dieu par le pp<sup>e</sup> de causalité.

qu'il faut partir de la connaissance de soi-même pour arriver à la connaissance de Dieu.

essentiellement à la psychologie et à la morale proprement dite; car les moyens pour résoudre cette question sont l'étude de la nature et l'étude de la destinée de l'homme.

La partie que nous venons de traiter est pour ainsi dire, la partie humaine de la question religieuse: celle que nous allons traiter en est la partie divine.

Dieu est un être qui nous échappe. Nous n'arrivons pas à lui directement; car si nous parvenons à le connaître, c'est seulement par ce qu'il a fait. mais aussi nous le trouvons dans toutes les œuvres. Tout effet suppose une cause: armés de ce principe de causalité, nous arrivons toujours à une cause, quelque loin d'ailleurs l'effet que nous prenions. Cependant parmi les êtres créés par Dieu, il y en a qui sont plus propres que d'autres à nous le faire comprendre. Sans doute on pourrait du monde matériel tout comme du monde intellectuel, remonter à une cause créatrice c.à.d. à Dieu. Mais par le monde matériel nous n'arrivons jamais qu'à un Dieu abstrait à une cause que nous ne concevions qu'à cet égard seul. En partant de nous-mêmes, nous arrivons à une connaissance beaucoup plus précise. Nous sommes en effet la seule cause que nous connaissions en elle-même. Que voyons-nous au dehors? Un nombre infini d'effets; c'est un monde

que nous sommes la seule cause  
des opérations de laquelle nous  
ayons conscience.

Comme nous avons été amenés à  
conclure que les effets variables  
provenaient d'une cause intelligente  
et libre; que les effets constants  
provenaient d'une cause inférieure  
inintelligente et dont les effets étaient  
nécessaires.

21 r  
plein d'erreurs de causes sans doute,  
mais de causes que nous n'atteignons  
pas. Le spectacle ne peut nous donner  
la moindre idée d'une cause non plus  
que de la manière dont elle opère. C'est  
dans nous seuls que nous avons puise  
cette idée, ainsi que la connaissance  
des opérations qui se passent dans le  
sein d'une cause avant qu'elle produise  
un effet. Notre conscience nous a  
donné l'idée de l'énergie d'une cause  
productrice, l'idée d'une cause libre,  
~~l'idée d'une cause libre~~, l'idée d'une  
cause intelligente, c.à.d. qui prévoit  
les résultats de son action. C'est encore  
elle qui nous apprend ce que c'est  
qu'une cause sensible, c.à.d. qui souffre  
des obstacles. C'est d'elle enfin que  
nous sommes partis pour conclure de  
l'effet aux qualités de la cause qui  
l'a produit. Veut-on savoir comment  
nous avons opéré pour appliquer ces  
qualités à la cause? Observant que  
les effets produits par la nôtre sont  
extrêmement inconstants et variables, nous  
en avons cherché la raison en nous-mê-  
mes, et nous avons reconnu que cette  
raison était dans la liberté de notre  
cause. D'où nous avons conclu que  
tous les effets qui portaient ce caractère  
de variabilité provenaient d'une cause  
intelligente et libre. Puis retranchant



de l'idée de cause, les idées d'intelligence et de liberté, nous avons compris les forces inférieures par leur nature, c.-à-d. ces forces naturelles dont les effets sont réguliers et constants. Souvent même quand ces effets varient, loin d'attribuer cette variation à la liberté de la cause, nous en donnons pour raison un obstacle qu'elle a rencontré et qui n'est pas venu d'elle. Dans les actions des animaux, nous découvrons tous les signes qui manifestent l'intelligence, la liberté et la sensibilité; nous en concluons qu'elles sont produites par une cause de la même nature que la nôtre; mais remarquant néanmoins des différences sensibles, sous le rapport de l'étendue, nous jugeons que cette cause qui agit dans les animaux, a moins de développement que la nôtre, que si elle a l'intelligence, la liberté et la sensibilité, elle les possède à un moindre degré, et n'est pas douée de tout de cette faculté supérieure qui nous est propre, de la raison.

C'est donc par la cause qui est nous,  
que nous nous formons une idée de  
ces causes qui nous sont étrangères.

comment nous expliquons l'immu-  
-bilité des effets de la cause divine.

C'est encore de la même manière que nous avons l'idée de la cause divine, par la comparaison des effets qu'elle opère avec les nôtres. Il est vrai que dans ces effets de la cause divine nous trouvons l'immuabilité, comme dans

les effets des forces inférieures : mais  
l'on en conclut, comme nous l'avons  
fait, pour ces dernières, l'absence d'intelli-  
gence et de liberté dans la cause, nous  
y trouvons l'empreinte d'une raison  
libre sans borne et d'une raison profonde.

C'est qu'en effet la cause divine est celle  
qui nous a produits ; et on ne peut  
supposer qu'une cause supérieure soit  
produite par une cause inférieure.

D'ailleurs l'univers nous offre un ensem-  
ble formé par une harmonie de moyens  
si merveilleuse, qu'on ne saurait <sup>jamais</sup>  
reconnaître la préméditation et la sagesse  
la plus élevée.

Donc, dans la connaissance de notre  
cause, nous ne pouvons connaître Dieu  
autrement qu'en tant que la cause de tout  
effet. Pour savoir qu'il est intelligent,  
libre et sage, il faut préalablement  
avoir la connaissance intime de nous-  
mêmes. La science de Dieu se rattache  
donc ainsi à la psychologie.

lien de la 2<sup>e</sup> partie de la question  
religieuse avec la psychologie.

des rapports de Dieu à l'homme  
que la connaissance de ces rap-  
ports découle de la psychologie.

Maintenant, quand il s'agit de  
constater les rapports qui unissent Dieu  
avec l'homme, à plus forte raison  
devons-nous nous appuyer sur la science  
de l'homme. Car des deux termes entre  
lesquels il faut établir ces rapports, le  
second seul nous est connu ; ou si le  
premier nous est connu aussi, ce n'est  
que par le 2<sup>e</sup>. C'est donc au second





principalement qu'il faut nous attacher.  
C'est la nature de l'homme, et la destinée  
qu'il faut sonder à fond et connaître  
intimement. Elle est la liaison étroite  
de la psychologie, de la morale et de la  
théologie naturelle.

des sciences dont jusqu'ici nous avons  
parlé souvent dans les sciences philoso-  
phiques. La branche morale, politique et  
religieuse. Cette branche est une, parce  
que la politique n'est qu'une conclusion et  
la religion qu'une induction de la morale.  
C'est donc par la morale que la politique  
et la religion se rattachent à la psycholo-  
gie. Des deux autres rameaux que  
nous avons encore à examiner, le rattachent  
à la psychologie sans passer par un inter-  
médiaire.

Il n'y a que trois aspects, sous lesquels  
on puisse envisager les objets: ce sont le  
beau, le bon et le vrai. Nous avons  
déjà vu le bon dans la morale: il  
nous reste à voir le vrai dans la logique,  
et le beau dans l'esthétique.

- Logique - moyens de faire  
cette science.

Mouvement de l'intelligence de  
l'enfant vers les objets à connaître  
Son heureuse crédulité.

Qu'est-ce que la logique?

En qualité d'être intelligent, nous ne  
sommes pas <sup>plus tôt</sup> ~~pas~~ arrivés en ce monde  
que se manifeste le mouvement de l'intelli-  
gence vers les objets qui peuvent être connus.  
Nous ne commençons pas par nous deman-  
der si la connaissance est possible pour

23  
nous, en quoi consiste la vérité; si nous avons les moyens nécessaires pour y arriver, à ceux que nous avons sous les meilleurs. Notre nature intelligente se développe promptement, atteint les choses extérieures, les conçoit et croit naïvement aux résultats de son intelligence. L'enfant n'est pas sceptique et c'est un bonheur pour lui. Mais enfin le jour vient où l'on commence à douter.

du jour où commence le doute se pose la question logique.

Dès lors on pose la question logique. En se demandant à ce qu'on a regardé comme vrai, l'est réellement, on cherche quels sont les caractères de la certitude: on songe aux moyens que Dieu nous a donnés pour connaître, et on se demande comment reconnaître la bonté des moyens pour arriver au vrai.

Ainsi voilà deux questions qu'il faut résoudre: 1°. la vérité, telle que nous la découvrons, est-elle le vrai absolument? 2°. Les procédés dont nous nous servons sont-ils les meilleurs pour nous conduire à la ~~vraie~~ vérité; et ces procédés sont-ils infailibles? La marche que l'on doit suivre est fort claire.

1°. Science de la vérité.

qu'il faut rechercher ce qui se passe dans l'intelligence quand nous admettons et quand nous rejetons certaines connaissances. Etude toute psychologique.

1°. Il faut évidemment commencer par chercher ce qu'est la vérité pour nous, de quelle manière elle se trouve revêtue. Car sans doute puis qu'il y a des choses que nous rejetons et d'autres choses que nous acceptons, il doit nécessairement exister des signes, en vertu desquels les unes nous paraissent



fausses, et les autres nous paraissent  
vraies. Nous avons donc à rechercher  
avant tout ce qui se passe dans l'intel-  
ligence, quand nous admettons et  
quand nous rejetons telles et telles con-  
clusions. Cette recherche est toute psycholo-  
gique.

qu'il faut rechercher si le vrai pour  
nous est le vrai absolu :

que cette recherche est psychologique.

Quand une fois nous avons déterminé  
ce qu'est la vérité pour nous, il nous reste  
à examiner, si quelques raisons peuvent  
nous faire croire que la vérité pour  
nous est la vraie vérité, la vérité abso-  
lue. Voici ce qu'il faut entendre  
par vérité absolue : nous nous formons  
une idée d'un objet : il pourrait se faire  
que notre intelligence réfléchit <sup>faussement</sup> ~~une fausse~~  
<sup>sur un objet</sup> image à laquelle pourtant nous ajou-  
terions foi. En ce cas ~~elle~~ <sup>elle</sup> ~~serait~~ <sup>est</sup> vraie  
pour nous, mais non pas vraie absolument.  
la vérité absolue étant la conformité absolue  
de l'image à l'objet. Or, nous devons  
confronter justement la vérité que nous  
possédons avec la vérité absolue, et ainsi  
faire la critique de notre raison, de notre  
intelligence. C'est ce que Kant  
a donné à l'un de ses plus beaux ou-  
vrages : la critique de la raison. C'est  
l'objet de la haute logique. Dans nos  
logiques ordinaires, nous n'allons pas  
si loin à beaucoup près. nous nous  
contentons à la première recherche.

Mais dans ces deux cas ; que  
nous voulions seulement constater les  
caractères de la certitude et de la vérité

pour nous, ou bien que nous voulions  
encore décider si la vérité <sup>pour</sup> nous est la  
vérité absolue, et faire la critique de  
notre raison; il faut toujours étudier  
à qui de passe en nous; il faut toujours  
revenir à la psychologie.

2<sup>e</sup> art. pour arriver à la vérité -  
qu'il faut pour le découvrir s'adresser  
à notre nature.

2<sup>e</sup>. S'il en est ainsi que nous venons de  
lire, à plus forte raison devons nous  
nous adresser à notre nature pour cher-  
cher les meilleurs procédés qui puissent  
conduire à la vérité. Car lorsque nous  
sommes rassurés sur la vérité de notre  
intelligence, la logique n'est pas achevée  
encore: il reste à déterminer quels sont  
pour arriver à chaque espèce de vérité  
les moyens les plus sûrs et les plus prompts,  
et aussi à reconnaître par quels détours  
en cherchant la vérité, nous sommes  
conduits à l'erreur: il reste à tirer d'obser-  
vation profonde sur la manière dont  
nous arrivons naturellement à la véri-  
té, un art qui a pour but d'y arriver  
d'une manière d'une manière prompte  
et sûre: cet art est la dialectique.

En un mot, Science de la vérité, art  
d'y arriver (ou dialectique), voilà toute  
la logique, pour nous. Elle le tire toute  
entière de la connaissance de notre  
nature.

- Education -  
que sa racine est psychologique.

La logique comme science et comme  
art fait partie de l'éducation, aussi  
bien que la morale. L'une doit être  
enseignée aussi soigneusement que l'autre.





aux jeunes esprits. La racine de  
l'éducation, comme celle de toutes les  
sciences que nous avons examinées jus-  
qu'ici, est donc la psychologie.

Yendryes

Philosophie  
Cours de Mr. Bouffroy.

V<sup>e</sup> Leçon

Aesthétique ou philosophie du beau.

Il nous reste à parler d'une science qui a reçu des allemands le nom tout moderne d'esthétique. L'esthétique est la science du beau ou la philosophie du beau. Quel est son but, quels sont les moyens d'y arriver, tel est le problème qu'il nous faut résoudre, et ce faisant nous pourrions trouver quelle dépendance existe entre l'esthétique et les autres sciences philosophiques.

Deux divisions dans l'esthétique.

1<sup>o</sup> une science. 2<sup>o</sup> un art.

La morale a pour but de déterminer le bon et le mauvais; de même l'esthétique a pour but de déterminer le beau et le laid. Mais, ce premier travail accompli; la morale va plus loin; elle se demande comment on doit arriver à ce qui est bon. De même l'esthétique se demande par quels moyens on doit reproduire le beau, éviter le laid. Cette dernière partie est l'art proprement dit.

analogie parfaite entre la morale,  
la logique, l'esthétique.

une science, un art.

Il n'est pas permis ici de méconnaître une analogie parfaite entre l'esthétique, la morale et la logique. Toutes trois renferment une science et un art. La science, c'est la recherche de ce qui est beau ou laid, bon ou mauvais, vrai ou faux. L'art est la recherche des moyens propres à nous conduire au beau, au bon et au vrai. De même la





religion a la partie purement scientifique  
que nous distinguons de la partie pra-  
tique.

## 1.<sup>e</sup> Partie scientifique.

qu'est-ce que le beau ?

En esthétique, comme en morale, com-  
me en logique nous portons des jugements  
sur le beau et le laid, en disant: telle  
chose est laide, telle chose est belle, long.  
tous avant de nous être demandé qu'est-  
ce que le laid, qu'est-ce que le beau ?

Nous ne songeons pas d'abord à déterminer  
le sens de ces mots. Mais un temps arrive  
où remarquant de l'incertitude, des diffé-  
rences, des contradictions dans les juge-  
ments de différents hommes, ou des mêmes  
hommes, nous sommes obligés de nous  
poser la question.

Inconvénient de la méthode empirique.  
Véritable méthode pour résoudre la  
question.

Le moyen de la résoudre se présente  
naturellement. on pourrait d'abord  
être tenté de suivre l'expérience, de  
réunir les opinions et les jugements des  
différents hommes et des différentes épo-  
ques sur les mêmes objets, de les  
comparer et de chercher à tirer de cette  
comparaison l'idée que les hommes  
attachent au mot beau. mais un grand  
inconvénient se fait sentir. quand  
bien même on trouverait à cet égard  
quelque chose de commun entre les  
opinions des différents hommes et des  
différentes époques, on ne saurait pas  
encore en quoi consiste ce quelque chose.



de commun ; entre les pourquoi ce qui est beau est beau. Alors on n'aurait pas la solution.

Une autre méthode et c'est la véritable ; c'est de remonter directement à la source même de nos jugemens sur le beau, de prendre notre esprit tel qu'il est, de le mettre en présence de ce qu'il appelle beau, et de se rendre compte de ce qu'il entend par ce mot, quand il l'applique comme qualification à tel ou tel objet, à telle ou telle action.

C'est dans l'intelligence qu'il faut chercher les caractères du beau, du laid, et leurs nuances.

2 choses se passent en nous en présence d'un objet beau ou laid.

- 1<sup>re</sup> une impression
- 2<sup>de</sup> un jugement de l'intelligence indépendante de l'impression.

En présence d'une chose belle ou laide, il se passe en nous deux choses : 1<sup>o</sup> un sentiment du beau ou du laid. c'est l'émotion ou l'impression que cette chose fait sur nous, le plaisir occasionné par l'objet que nous appelons beau ~~ou~~ le dégoût occasionné par l'objet que nous appelons laid. 2<sup>o</sup> un jugement de l'intelligence indépendant de l'impression : on a cru longtemps que lorsque nous disions : tel objet est beau ou laid, nous voulions dire seulement qu'il produisait sur nous telle ou telle impression, que les jugemens esthétiques n'étaient autre chose que le résultat de l'effet produit sur nous par les objets. Il n'en est point ainsi. Les jugemens que nous portons sur le laid et sur le beau, sont indépendants de l'impression ; car, plus d'une fois, dans un état de torpeur et d'engourdissement





quand nous éprouvons aucune émotion en présence de certains objets, notre raison ne peut pas nous en déclarer beaux ou laids. Il faut donc que l'intelligence découvre certains caractères qui constituent la beauté, et ce n'est pas aux objets extérieurs qu'il faut demander ces caractères, puisque nos jugemens ne proviennent pas de notre sensibilité, mais de notre intelligence. C'est dans l'intelligence qu'il faut chercher les caractères du beau et du laid et non seulement ces caractères, mais aussi leurs nuances diverses. Car les objets ne sont pas beaux ou laids au même degré. Il en prenons pour preuve que le procédé des langues qui toutes emploient les mots sublime, joli, agréable, horrible et foi il résulte qu'il existe certaines différences, certaines nuances dans les idées de beauté.

Rapport entre la constitution des  
objets et la constitution de notre nature.

Les jugemens esthétiques, comme les jugemens moraux ou logiques, sont des phénomènes de notre nature; et jamais nous ne porterions ces jugemens, s'il n'y avait pas une relation entre le sujet de ces phénomènes et certains objets. Quand nous disons de certains objets, cet objet est beau, cet objet est laid; il faut que le premier ait avec nous une certaine sympathie qui n'a pas le second. Il existe donc entre nous et les objets considérés esthétiquement un rapport qui dépend de la constitution de ces objets et de la constitution de notre nature. C'est donc dans



277  
l'analyse de nous mêmes que nous découvrirons  
probablement le sens de nos jugemens esthé-  
tiques; car des deux termes du rapport,  
l'un est celui que nous pouvons le mieux  
connaître qu'il faut nous adresser.

Sentiment de ce rapport, que l'esthé-  
tique doit éclaircir.

Pour porter un jugement esthétique, il  
faut toujours avoir le sentiment du  
rapport qui existe entre nous et les objets  
extérieurs. Il faut, nous le répétons, en  
avoir si non une notion complète, au moins  
une vue confuse, un sentiment sourd et  
profond. L'esthétique n'est que l'éclair-  
cissement de ce sentiment. De même la  
morale et la logique sont chacune l'éclair-  
cissement d'un sentiment d'une autre espèce.

Rapport avec la psychologie.

Nous voyons que portés sans cesse, sans  
trop nous en rendre compte d'abord, des juge-  
ments sur différents objets en vertu  
d'un rapport que soutient notre nature  
avec ces objets, quand nous voulons  
les expliquer, c'est toujours de l'analyse  
de notre nature qu'il faut partir.

## 2<sup>e</sup>. Partie pratique.

Unité du beau; variété des moyens  
d'expression.

Il est évident que ce qui constitue le  
beau n'est pas dans la forme sensible  
ou extérieure des objets; car nous donnons  
cette qualification à des abstractions, com-  
me à des objets matériels. Il faut donc  
pour trouver le beau, aller au delà des  
caractères extérieurs. On reconnaît que  
le beau est invisible, mais qu'il se traduit  
sous différentes formes; que le beau est  
un; mais que les moyens d'expression  
sont variés.

De là il suit que l'esthétique, considérée



comme art, doit renfermer deux parties ; dans l'une elle donnera des règles générales qui puissent conduire tous les artistes au beau ; puisque tous ont un même but, la reproduction du beau ; dans l'autre, elle donnera des règles particulières pour diriger chaque espèce d'artistes dans l'emploi des moyens propres à réaliser le beau, puisque chaque espèce d'artistes cherche à réaliser le beau par des moyens différents. Il y a donc dans l'art esthétique un art général et un art particulier.

2 parties dans l'esthétique.

Règles générales.

1<sup>o</sup> les règles générales ne peuvent être tirées que de la nature du beau. d'idée du beau et du laid étant donnée, on peut dire si quelle condition une chose sera belle, indépendamment des moyens par lesquels elle passera pour réaliser le beau.

Règles particulières.

2<sup>o</sup> les règles particulières ont pour but de déterminer comment les règles générales doivent se modifier pour se conformer à tels ou tels moyens d'expression. Or il faut préalablement connaître ces moyens d'expression. D'où il suit que la connaissance des règles particulières est impossible sans la connaissance antérieure de l'art et de ses moyens d'expression.

lien avec la psychologie.

L'art n'existe pas sans l'idée du beau et l'idée du beau ne peut être acquise que par l'idée de la nature humaine. Voilà par quel lien l'art, les règles générales et même les règles particulières se



Conclusion générale sur tout ce  
que nous avons déjà vu.

Question logique qui domine les  
trois sciences du vrai, du bon et  
du beau. Véritable scepticisme.

ramènent à la psychologie.

Ainsi du bon psychologique sortent  
trois rameaux tout à fait différents,  
d'abord la morale, la politique et la reli-  
gion, puis la logique ou science du  
vrai, puis l'esthétique ou science du  
beau. Aucune de ces sciences ne peut  
être résolue sans une connaissance profon-  
de de la nature humaine.

La logique, outre la recherche de ce  
qu'entend l'esprit humain par vrai, et  
des moyens propres à nous conduire à  
la vérité, comprend encore une question  
toute logique qui pourtant plane sur  
ces trois sciences; à savoir: le vrai  
pour nous est-il le vrai absolu, en soi;  
avec les 2 questions qui s'y rattachent:  
le bon pour nous est-il le bon en soi?  
le beau pour nous est-il le beau en soi?  
Je dis qu'elles s'y rattachent, car le bon  
et le beau, envisagés sous le point de vue  
de leur vérité, c'est une question de  
pure vérité, et par conséquent logique.  
La commence le véritable scepticisme  
qui se demande si notre intelligence est  
véridique ou non. C'est la critique de  
l'entendement humain: elle constitue la  
haute logique qui devrait être séparée  
de la logique ordinaire et former  
une science à part.

Cette question est de la plus haute





question de la plus h<sup>te</sup> importance.

du Scepticisme Secondaire.

importance. Si on en sort vainqueur, on a raison contre le Scepticisme. Si non, il doit triompher. Un autre Scepticisme, Scepticisme Secondaire, consiste à essayer de mettre la raison en contradiction avec elle-même, à essayer de prouver que ce qui est vrai dans un pays est faux dans un autre. Rien de plus facile d'infirmer et rien de plus aisé que de montrer que tous les jugemens sur le vrai, le bon, et le beau sont partout les mêmes, partout venant du même principe. Il est évident par exemple que si dans un pays les enfans tuent leurs pères, c'est par la raison qui nous empêche de le faire. Non ce n'est pas là le véritable Scepticisme. Demander si ce qui est vrai pour nous, est vrai en soi, absolument; alors naît le Scepticisme véritable, et la haute logique qui doit le combattre.

Toute la vie des individus et des nations est une conséquence de la solution des différents problèmes philosophiques.

Nous avons posé les différents problèmes philosophiques. avec un peu de réflexion on reconnaîtra que sans une solution quelconque de ces problèmes, l'homme ne pourrait pas même agir d'une certaine manière, en quoi que ce fût.

Sans la solution de la morale, point de plan de conduite pour l'individu : car à quel titre voudrait-il atteindre un certain but ?

Sans la solution du droit naturel, pas de règles entre les membres d'une société : car à quel titre auraient-ils des règles à observer ; des devoirs à remplir l'un à l'égard de l'autre ?

Toutes les fois que nous verrons une société <sup>avec</sup> avoir une certaine direction, avec certaines mœurs, disons que dans cette société il y a une solution, écrite ou non, des problèmes que nous venons d'écrire.

De même partout où il y a une société organisée en gouvernement, il faut qu'il y ait une idée du but de l'association, puisque le gouvernement est ce qui fait marcher l'association vers son but.





Il y a donc là une solution du problème politique.

Partout où nous voyons certaines règles de conduite observées entre nations, il y a solution nécessaire du problème du droit des gens.

Partout où nous voyons un certain culte, comme le culte n'est que l'expression des rapports conçus entre l'homme et Dieu, il y a là solution du problème religieux.

Où il y a une science, il y a idée de la vérité et des méthodes qui y conduisent; il y a idée et solution quelconque du problème logique.

Où il y a un certain commencement d'art, il y a solution de l'esthétique; car si l'artiste ne se formait pas une idée quelconque du beau, il n'y aurait pas même d'art.

Ainsi les mœurs, les codes civil, criminel, politique d'une nation; son droit des gens, son culte, sa science, son art sont une conséquence des solutions de ces différents problèmes. Des différences qui existent entre ces solutions résultent les différences de mœurs, de codes, de cultes etc. Ceux qui l'emportent sous un rapport quelconque, sont ceux qui ont mieux compris et mieux résolu le problème.



La conséquence des idées sur la morale, la politique, la religion est la source de l'histoire - Ce qu'il faut connaître pour savoir l'histoire.

302  
Toute l'histoire, à la bien prendre, n'est que la conséquence des idées sur la morale, la politique, la religion etc. admises par les différents peuples aux différentes époques de l'humanité. On ne sait l'histoire que très imparfaitement, on est incapable de la comprendre, quand on ne sait que les événements et les actions extérieures. On la sait un peu mieux quand connaissant les événements, on sait les expliquer par les institutions établies aux différentes époques de l'humanité. Enfin on la sait profondément quand on rattache les événements aux institutions, et les institutions elles-mêmes aux idées morales, politiques, religieuses etc. qui ont eu cours successivement chez les peuples. La philosophie de l'histoire doit remonter jusqu'à la racine.

### Philosophie de l'histoire.

C'est ainsi qu'il faut faire l'histoire de l'humanité sous toutes les faces; c'est ainsi qu'il faut faire l'histoire de l'art, de la science, l'histoire politique, l'histoire religieuse etc.

L'histoire de l'humanité est un développement lent mais progressif.

Or, s'il arrivait que chacune des idées successivement admises par l'humanité fut ~~un~~ un développement d'idées précédemment admises, il s'en suivrait que l'histoire de l'humanité tout entière n'est que le développement lent et successif de cinq à dix grandes idées qui ne





30. W  
sous autre chose que des solutions des  
problèmes philosophiques. La vie de l'humani-  
té ne serait plus qu'un progrès vers  
la vérité.

Si l'on s'apercevait qu'une solution  
n'est qu'une ébauche, c.à.d. une vue  
imparfaite; qu'une 2<sup>e</sup> solution est moins  
imparfaite et ainsi de suite, c.à.d. que  
l'humanité va d'idées moins complètes en-  
des idées plus complètes, on en conclurait  
que la vie de l'homme est la recherche,  
et son but la découverte de la vérité en  
toutes choses.

Ces hypothèses sont des faits. Ainsi le  
progrès de l'humanité n'est pas dou-  
teux. Mais Pen Ait-il qu'il ait une  
loi régulière? Les esprits élevés parti-  
sans de l'ordre établi en toutes choses  
pensent que certainement le progrès de  
l'humanité est soumis à une loi.  
Quelle est-elle? Voilà ce qu'il faut cher-  
cher. Si on la découvre, cette loi, alors  
on pourra prédire l'avenir de l'humani-  
té, comme on prédit l'avenir du  
monde physique.

Mais pour la trouver il faudrait  
connaître le passé de l'humanité plus  
profondément que nous ne le connais-  
sons; car cette loi ne peut être tirée  
que de l'expérience, de la connaissance  
des faits déjà faits par l'humanité.

Quelle est la loi de ce développement?  
Il faut la chercher d'abord dans l'expe-  
rience du passé.

29  
L'histoire exige de plus l'étude de  
l'esprit humain, et des progrès  
intellectuels, dans les individus.  
Rapport de l'histoire à la psycholo-  
gie.

Une autre étude encore que ce but  
ne permet pas de négliger, c'est l'étude  
de la nature humaine dans chaque indivi-  
du. Car c'est de progrès intellectuel,  
des méditations, des vues de chaque indi-  
vidu qu'est née l'opinion générale, le  
progrès de l'humanité. Ainsi la philoso-  
phie de l'histoire trouve dans l'étude  
de l'esprit humain une source aussi  
féconde que l'histoire elle-même. On ne  
comprendra le mouvement de l'espèce hu-  
maine vers la vérité qu'à la condition  
de connaître profondément la nature de  
l'esprit humain et de ses lois. Voilà  
ce qui rattache tout à fait l'histoire à  
la psychologie.

L'histoire exige encore la connais-  
sance de la géographie.

Un autre élément indispensable à  
l'intelligence de l'histoire est la con-  
naissance de la géographie. Le théâtre  
sur lequel l'homme agit doit modifier  
de telle ou telle manière le développe-  
ment de la nature. Si dans la Grèce  
et dans l'Égypte nous trouvons que  
l'humanité, quoique partout identique  
à elle-même, s'est développée différem-  
ment, cette différence peut résulter des  
théâtres sur lesquels elle s'est développée.

C'est par ces 2 éléments que les  
philosophes expliquent la destinée  
des peuples.

La nature de l'homme, et le théâtre  
sur lequel elle se développe, tels sont les  
deux éléments des institutions des peuples  
et de leur histoire.





Herder, dans son ouvrage très célèbre sur la philosophie de l'histoire, a cherché à expliquer la destinée d'un peuple presque exclusivement par l'élément géographique. Vico qui s'est posé la même question a puisé les raisons de préférence dans la nature de l'homme.

Il ne faut pas tout expliquer par l'élément géographique.

Evidemment ces deux principes influent simultanément sur la vie d'une nation. Si on ne tenait compte que de l'influence des lieux, il y aurait un développement spécial pour chaque lieu différent: mais les différentes civilisations ne se livraient pas entre elles comme elles le lieux. Ainsi chaque développement se rattache aux développements précédents et peut se continuer sur un autre théâtre. On suit le développement des mêmes idées depuis le commencement du monde Indien jusqu'à la fin du monde grec. Il n'y a pas solution de continuité. Un peuple ne recommence pas une civilisation différente, mais suit toujours les progrès d'une civilisation commencée. Voilà ce qui fait que l'étude de l'histoire se lie si étroitement à l'histoire de l'esprit humain.

Voilà le spectacle général de l'histoire de l'humanité, un développement de l'esprit humain continuellement



occupé de la recherche de la vérité  
sur les problèmes qui l'intéressent.  
Mais la manière dont se fait cette recher-  
che présente des circonstances très cu-  
rieuses.

Phénomène curieux du développement  
de l'humanité dans la succession des  
dogmes.

Véritable philosophie de l'histoire.

Quand l'humanité a adopté un ensei-  
gnement de solutions sur ces problèmes, elle  
a ce qu'on appelle un dogme : un dogme  
régne quand on y croit, et on y croit  
quand il paraît vrai. L'esprit de ce dogme  
passe dans les institutions, et de là dans  
les actes du peuple qui le possède. Mais  
comme la raison humaine cherche tou-  
jours à perfectionner son ouvrage, il se  
fait dans chaque dogme un travail souterrain  
et tôt ou tard la solution admise paraît  
insuffisante, quand la raison de la nation  
a dépassé la portion de vérité renfermée  
dans son dogme. Alors ce dogme est  
ébranlé, détruit ; on lui en substitue un  
autre plus vrai, c.à.d. on substitue aux  
anciennes solutions un ensemble de  
solutions plus complètes. Toutes les  
révolutions ne sont pas autre chose :  
voilà la marche de l'humanité, un  
dogme, puis un autre dogme. Voilà  
ce qu'on doit entendre par philosophie  
de l'histoire. Espérons que cette





Science, qui date tous au plus d'un siècle, fera de nouveaux progrès et finira par entrevoir l'avenir.

Résumé.

de la

Nous avons indiqué le but de la philosophie de l'histoire, et les moyens de solution. Nous avons montré comment, par son but et les moyens, elle se rattache directement au problème de la nature de l'homme. L'histoire ne faisant que résumer la philosophie, méritant que la philosophie en action.

## Philosophie.

VIII<sup>e</sup> leçon.

Elle résume les 6 leçons précédentes.

Conséquences de la revue que nous  
avons faite des sciences & appelées  
philosophiques.

1.<sup>o</sup> Unité de la philosophie.

Nous avons achevé la revue des principaux  
problèmes philosophiques. Chacun a formé  
le nom d'une science philosophique. Notre objet  
a été de chercher quel lien unissait toutes ces  
sciences, et nous avons obtenu ce résultat que  
tous les problèmes philosophiques reviennent  
au problème psychologique. Nous l'avons  
prouvé successivement pour tous : tous pré-  
supposent la connaissance de la nature de  
l'homme.

Maintenant nous pouvons en déduire  
plusieurs conséquences très importantes.  
Il en découle : 1.<sup>o</sup> l'unité des sciences philo-  
sophiques. 2.<sup>o</sup> la circonscription des liens  
des philosophiques. 3.<sup>o</sup> l'organisation de la  
philosophie. 4.<sup>o</sup> la distinction des sciences  
philosophiques et des sciences naturelles.

Lorsque nous avons considéré d'abord  
l'ensemble de ces problèmes, nous avons été  
frappés de leur différence, et nous nous  
sommes demandés comment ils pourraient  
tenir l'un à l'autre et se trouveraient  
réunis. Quelle différence, par exemple,  
entre la morale et l'esthétique ! Cependant  
le sens commun a de tout temps reconnu  
l'unité des sciences philosophiques. Un  
homme ordinaire, et qui n'aura jamais  
philosophé, n'hésitera pas à renvoyer  
aux sciences philosophiques, une question  
philosophique, aux sciences naturelles,  
une question naturelle.

Il en est de cette vue du sens commun  
comme de toutes les autres. Le sens





commun se trompe peu, mais il ne donne pas la raison de son jugement. La distinction établie depuis si longtemps entre les sciences philosophiques et les sciences naturelles n'a pas été encore éclaircie. Les philosophes ont accepté cette distinction sans la légitimer autrement, tant elle leur a paru naturelle.

Maintenant l'unité de la philosophie est prouvée; si le résultat dernier de notre revue est exact. L'unité de la philosophie résulte de l'ensemble de ces problèmes qui présupposent la connaissance de la nature humaine.

Prenons un problème quelconque de la philosophie, et cherchons à le tirer du cadre de la philosophie pour le placer ailleurs; vous n'y réussirez pas. Si vous le résoudrez par l'expérience des sciences naturelles, qu'en ferez-vous donc? pour qu'il soit résolu, il faudra le restituer tout entier à la philosophie; puis qu'il ne peut trouver sa solution que dans la connaissance de la nature humaine.

Ce n'est donc pas une unité factice que celle qui unit les différents problèmes de la philosophie. L'unité de la philosophie est donc prouvée.

## 2°. Circonscription de la philosophie.

2°. La circonscription s'en déduit immédiatement. Car la circonscription est la ligne qui sépare une science de toute autre, qui met une question quelconque dans une science plutôt que dans une autre.

Dors donc que vous avez défini la philosophie, que vous en connaissez l'unité,

à quel signe on aperçoit q'il n'y a  
rien appartenant aux sciences philoso-  
phiques ou naturelles.

### 3° organisation de la philosophie.

vous pouvez dire quel problème appartient  
à cette science ou lui est étranger: vous  
avez le critérium nécessaire pour juger si  
une question est du ressort des sciences  
philosophiques ou des sciences naturelles.

d'ce signe que pour résoudre un problème,  
il faut recourir à la connaissance du monde  
extérieur, vous reconnaîtrez que c'est un  
problème appartenant aux sciences natu-  
relles.

d'ce signe que pour résoudre un problème,  
il faut puiser à la connaissance intime de  
l'homme, vous prononcerez que c'est un pro-  
blème philosophique.

3°. La 3<sup>e</sup> conséquence est l'organisation  
de la philosophie. Des esprits peu rigoureux  
se promènent volontiers d'un problème à  
un autre sans se demander compte de leur  
dépendance logique. Ces esprits ne sont pas  
scientifiques. Des esprits scientifiques ne  
souffrent pas ce désordre. Ils sentent le besoin  
de mettre les choses à leur place.

L'organisation d'une science suppose deux  
choses: 1°. L'invention des problèmes.  
2°. Leur disposition dans l'ordre de solution,  
la première condition est bientôt accomplie; les  
questions sont bientôt posées par la curiosité  
humaine. Elles ont été ainsi trouvées de  
suite dans toutes les sciences; il suffit pour  
cela que les hommes aient la conscience  
d'eux-mêmes, et observent le spectacle  
de la nature extérieure: leur ignorance  
cherche à s'éclairer.

Il est facile de poser les questions;  
mais il ne l'est pas de les organiser. Pour





## ordre de solution

1<sup>re</sup> psychologie

2<sup>de</sup> Trois émanations de la psychologie, la morale, l'esthétique et la logique.

Trois arts émanant de ces trois sciences.

3<sup>de</sup> Education, émanation de ces trois sciences et de ces trois arts.

y arriver, il faut déjà avoir approfondi chacun des problèmes, et connaître son but, savoir ce qu'il faudrait pour le résoudre.

Voilà pourquoi l'organisation d'une science est le résultat assez tardif d'une profonde réflexion. Pour nous elle résulte encore de la revue que nous avons faite. Puisque parmi les sciences philosophiques, il n'en est qu'une qui n'en présuppose aucune autre et que présupposent toutes les autres, la psychologie, elle doit être abordée la première. Ensuite doivent être rangées autour d'elle celles qui en dérivent immédiatement. Ainsi après la psychologie, la science du bien, car il suffit de connaître la nature de l'homme pour connaître son bien. Il en est de la science du beau et du vrai comme de la science du bien: la nature de l'homme déterminée, on en déduit sans peine la morale, l'esthétique et la logique.

De ces trois sciences elles mêmes émanent trois arts, la pratique du bien, l'art de reproduire le beau; l'art des méthodes ou l'art de trouver le vrai.

Les lois de ces trois arts se déduisent de la connaissance des sciences dont ils découlent et par conséquent de la connaissance de la nature humaine.

De ces trois sciences et de ces trois arts réunis sortent une autre science et un autre art, l'éducation. L'éducation se propose de chercher et d'enseigner de quelle manière on doit s'y prendre pour pratiquer le bien, reproduire le beau, parvenir au

4<sup>e</sup>. Emanation de la morale

Droit naturel,  
problème politique,  
Droit des gens,  
Religion.

35  
vrai. Elle ne peut enseigner autre chose.  
Voilà donc son but véritable: et pourtant  
on se borne ordinairement d'enseignement  
de l'un de ces trois arts.

La morale est une science féconde  
qui en enfante plusieurs autres; elle ren-  
ferme la solution des problèmes du  
droit naturel, politique et du droit des  
gens. De plus, dans le problème  
moral et dans la connaissance approfondie  
de la nature humaine on a les lumières  
nécessaires pour découvrir ce qu'était  
l'homme avant cette vie, et ce qu'il pourra  
devenir après. C'est là encore et là  
seulement qu'on pourra prendre des  
enseignements sur les rapports de l'homme  
à Dieu: ainsi la religion sort de la psycho-  
logie, par l'intermédiaire de la morale.

La branche  
La branche logique et esthétique ont  
sans doute, tout comme la branche morale  
fourni leurs différents rameaux; mais  
les questions résolues dans ces sciences  
n'ont pas acquies la même importance  
que les problèmes moraux.

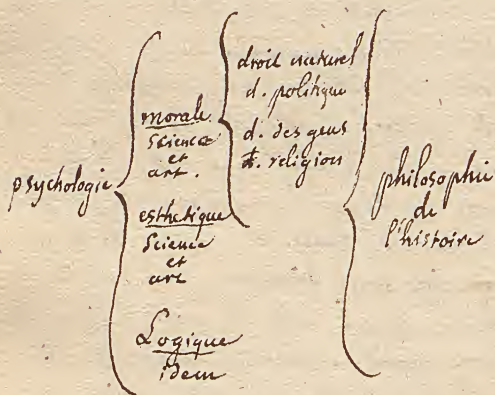
5<sup>e</sup>. philosophie de l'histoire.

Nous couronnerons cet édifice  
philosophique par la philosophie de  
l'histoire, c.à.d. la recherche du développe-  
ment de l'humanité sur le théâtre du  
monde. Il est impossible de rien com-  
prendre d'ce développement, sans connai-  
tre ce que c'est que le bien, le vrai et  
le beau, puisque ce n'est autre chose  
qu'un développement moral, logique et





tableau de l'organisation de la philosophie.



4<sup>e</sup>. Distinction entre les sciences philosophiques et les sciences naturelles.

Différences du point de départ et du moyen.

esthétique. Cette histoire en effet n'est que la philosophie s'exprimant par les actions du genre humain, par les institutions, les mœurs, les monuments des peuples.

L'organisation de la philosophie est, comme on peut le voir, une chose toute simple. Celle que nous avons donnée est vraie: elle n'est point arbitraire, puis qu'on ne peut résoudre un des problèmes qu'elle présente, sans passer par les précédents. Il nous reste à donner la justification de la distinction établie par le sens commun entre les sciences philosophiques et les sciences naturelles.

Ce qui distingue les problèmes philosophiques des problèmes naturels, c'est que les uns se rattachent tous à l'observation et à la connaissance de la nature humaine, les autres à l'observation et à la connaissance des phénomènes du monde extérieur. D'abord ces problèmes ne sont pas de même nature: ensuite les uns sont exclusivement perçus par la conscience, les autres par les sens. Le point de départ n'est pas le même; l'intensité est différente. Voilà déjà qui justifie suffisamment la distinction.

De la force nous ne saisissons que les phénomènes. Pourquoi? c'est que tout d'une force, d'une cause étrangère. Phénomène n'est pour nous que l'émanation, la modification des attributs permanents de la matière, un changement de forme, d'étendue, de couleur.

Or c'est par les sens que nous atteignons  
ces attributs ; c'est par les sens aussi que  
nous en percevons les changements, les  
modifications. Mais la cause qui les  
produit, l'opération intime au moyen  
de laquelle elle les produit, la vie en  
un mot, rien de tout cela ne tombe sous  
les sens. Nous ne saisissons donc pas la  
force elle-même, et cependant nous en  
avons une idée. Cette idée vient de la  
connaissance de notre propre force. Car  
nous sommes la seule chose que nous  
connaissions par les deux côtés ; nous  
avons la conscience de nous mêmes et nous  
percevons à l'extérieur les changements que  
notre force produit.

Sans la conscience de notre propre force  
nous n'aurions nulle idée de la sensibilité,  
de la liberté, de l'énergie d'une cause : en  
un mot nous n'aurions nulle idée de la  
vie, mais seulement d'une matière inerte  
dotée de qualités. Des autres forces que  
nous connaissons ne sont autre chose que  
notre propre force, modifiée dans ses pro-  
priétés. En lui retranchant quelque chose  
nous avons l'idée des forces inférieures ; en  
lui ajoutant quelque chose, nous avons l'idée  
des forces supérieures. Ainsi nous concevons  
la force animale, en retranchant de la  
notre la propriété et la faculté que nous  
appelons raison. Nous concevons la  
force divine, la cause première en aug-  
mentant nos propres facultés et en  
les portant à l'infini. Mais sans  
la conscience de notre force le monde  
extérieur lui-même serait inexplicable  
pour nous. Si l'enfant en comprend





De la distinction de deux éléments  
la matière et la force, naît la divi-  
sion des sciences philosophiques et  
des sciences naturelles.

Nécessité de séparer et d'unir  
la connaissance des deux éléments.

Le spectacle c'est qu'il a déjà une psy-  
chologie involontaire et irréfléchie.

Si dans chaque objet il y a deux choses,  
la connaissance de cet objet doit le ramener  
à la connaissance des deux éléments qui  
le constituent. Puis comme ces deux élé-  
ments différents et essentiels, il est tout  
simple de les séparer, de faire deux ordres  
de science différents, l'un rassemblant les  
problèmes qui ont rapport aux forces  
et aux causes, l'autre tout ce qui regarde  
les effets des causes, les phénomènes, les  
changements opérés dans les qualités, et  
enfin la matière qui est le sujet de  
ces qualités ou propriétés permanentes.

Mais puisque toute chose est double, il  
suit qu'on ne peut rien comprendre sans  
l'association de ces deux ordres de science.  
Ils sont, il est vrai, séparés comme  
les deux éléments qu'ils étudient chacun  
à part. mais les phénomènes étant  
un résultat produit à la fois par la  
matière et par la force, il faut  
rapprocher les sciences philosophiques  
et les sciences naturelles pour les ex-  
pliquer.

C'est pour cette raison qu'il faut  
connaître l'homme sous ses deux  
faces.

Vendredi

Philosophie

VIII<sup>e</sup> Leçon

Janvier 1891

De la Psychologie. Son objet,  
Son instrument, la circonscription.  
Vie et principe et la nature.

Distinction de tout ce qui n'est pas  
psychologique dans l'action du monde  
extérieur sur le moi, ou du moi sur le  
monde extérieur.

12  
Nous avons dit qu'après nous être formé  
une idée générale de la philosophie, nous  
devions nous former une idée générale de la  
psychologie.

Qu'entend-on par psychologie ?

Une science dont l'objet est de connaître l'homme  
véritable, en d'autres termes, le principe intelli-  
gent, volontaire et sensible, dans lequel chacun  
de nous se place exclusivement. L'instrument  
par lequel le moi peut être connu c'est la  
conscience. Aussi loin qu'elle s'étend la conscience,  
aussi loin s'étend la psychologie; aussi comme  
la conscience atteint d'un côté le principe qui est  
nous, de l'autre certaines modifications qu'il  
éprouve, certaines opérations qu'il produit,  
la science psychologique a pour objet cette double  
connaissance: et la sphère de la conscience,  
circonscrib la sphère psychologique.

Mais il y a ici une remarque utile à  
faire: dans les modifications du moi, il  
y en a dont la cause extérieure produit  
avant d'arriver au moi, certains phénomènes  
qui ne tombent pas sous notre conscience:  
elles sont quand un objet frappe ma  
vue il en résulte pour moi une sensation  
et une idée. Ces deux modifications ont  
une cause dont je n'ai pas conscience;  
elles sont précédées d'un certain nombre de  
phénomènes, condition de leur existence,  
mais dont je n'ai pas non plus conscience.  
L'action sur les organes, action qui se  
communiquent aux nerfs et par les nerfs  
au cerveau, ce sont là des phénomènes  
physiologiques. Nous n'en avons pas





conscience et, sans une vue extérieure nous ne pourrions même les connaître. Tout cela n'est donc pas du domaine de la psychologie.

Nous avons la même observation à faire sur certains phénomènes résultant du mouvement volontaire. Le point de départ est le moi sans doute; l'acte est égoïste par lui-même, mais les phénomènes physiologiques qu'il opère hors du moi, ainsi que le résultat de ces phénomènes, tout cela ne tombe pas sous la conscience et n'appartient pas à la psychologie.

+ dans cette modification

En d'autres termes entre nous et les choses extérieures sont des organes intermédiaires d'avant lesquels doivent passer notre action sur ces choses et l'action de ces choses sur nous. Toutes les fois que nous agissons ou que nous éprouvons une modification de la part du monde extérieur, il y a trois parties à distinguer, celle qui se passe en nous, celle qui se passe dans le monde extérieur, celle qui se passe dans les organes. La première seule est psychologique. Ainsi la circonscription de la psychologie est bien nettement tracée; elle est reformée dans l'étude de l'objet de la conscience.

Distinction profonde et union nécessaire de la psychologie et de la physiologie.

Nous n'en concluons pas que celui qui veut connaître l'homme doit s'en tenir aux études psychologiques. Nous pensons au contraire qu'il a besoin de ne pas rester étranger aux phénomènes physiologiques; autrement, connaissant mal nos relations avec le monde extérieur, comment pourrait-il comprendre notre destinée? Nous constatons seulement qu'il y a entre ces deux sciences des limites vraies et nécessaires, quoiqu'il faille les joindre et les réunir.

Dans le monde intérieur, un principe qui vit dans la vie de ce principe, conscience ou verra que ce monde intérieur ne renferme que deux choses; d'abord un



modification qu'il éprouve, actes qu'il produit.

38  
principe, ensuite les actions qu'il produit ou qu'il reçoit, c.a.d. la vie de ce principe. Un principe qui vit, voilà tout ce qu'on trouve dans le monde de la conscience, voilà tout ce qui fait l'objet de la psychologie. Si nous descendons en nous-mêmes, nous verrons que cette vie du principe se compose d'une foule de phénomènes et d'opérations de nature différente qui se croisent, se combinent, se mêlent de cent façons diverses, mais ne sortent pas du moi et nous y distinguerons deux choses; les modifications qu'il éprouve, et les actes nombreux qu'il produit. Dans cette étude se renferme la psychologie.

Deux problèmes : 1<sup>o</sup> la vie du moi  
2<sup>o</sup> La nature.

On voit qu'il y a deux choses à expliquer : la vie, et les éléments qui la composent ; Selon quelles lois coexistent ces éléments : quelle part chacun a-t-il dans la vie du moi, quels rapports ont-ils entre eux ? Ensuite quelle est la nature du moi, c.a.d. de cet être sujet ou cause de la vie elle-même. Ce sont les deux problèmes qu'il faut résoudre.

Manière de procéder.

Il est bien évident qu'avant de connaître la nature propre, matérielle du moi, il faut d'abord connaître les pp<sup>tes</sup> facultés et capacités dont il est doué, et desquelles résulte toute sa vie, tout son développement, tous les phénomènes dont il est la cause ou le sujet ; mais pour connaître ces facultés et ces capacités, il faut déterminer avant tout les différentes espèces d'actes et de modifications qui appartiennent au moi, c.a.d. qu'il faut partir de la vie même elle-même. Ainsi la marche est donnée : 1<sup>o</sup> observer





les grands phénomènes qui composent la vie 1°. les rattacher à des facultés ou capacités générales 2°. de ces facultés et capacités induire la nature du moi. d'in-  
duction sera rigoureuse.

De la facilité et de l'importance de  
l'observation intérieure.

Il n'y a rien là qui dépasse la portée de l'observation, et dans l'observation est l'in-  
strument et l'art psychologiques tout entier. Nous avons en nous toute la puissance nécessaire pour saisir, distinguer, démêler tous les phénomènes de la vie. Nous avons toujours les phénomènes devant nous, tandis que dans les autres sciences, il faut souvent de grands préparatifs pour se mettre à portée de les observer. La psychologie rien de plus facile; le sentiment de ce qui se passe en nous ne nous quitte jamais: il ne faut que prendre l'habitude de l'observation. C'est la faculté philosophique par excellence. Sans elle le raisonnement est infondé: il ne vient qu'à la condition d'avoir des faits pour appui. S'il bâtit sur des hypothèses, il devient même pernicieux.

Quand on a acquis cette faculté précieuse, on découvre les vérités les plus fécondes, les plus riches, les plus étendues. On se trouve la solution d'une bonne moitié des problèmes qui se posent depuis que le monde existe, et même d'une partie de tous les problèmes. Car ce qui est connu c'est l'esprit seulement. Le qui ne l'est pas, c'est la matière, ou si nous en savons quelque chose, c'est uniquement

questions littéraires, religieuses, morales, etc. par une induction du spectacle de la seule cause que nous connaissons et qui est nous. Une véritable psychologie donne la solution de mille questions, le secret de toutes les  
questions littéraires, religieuses, morales, etc. mais tout cela est si complexe que des vies entières ne peuvent y suffire. C'est déjà beaucoup de s'être orienté dans les faits, et d'avoir suivi les phénomènes auxquels ils sont soumis.



Vendryes

Philosophie

IX<sup>e</sup> Leçon

30

monde psychologique.

actes, modifications, facultés,  
capacités ou principes constitutifs  
de notre nature.

vie psychologique.

Dans la dernière leçon nous avons vu tout ce qu'il y avait dans le monde de la conscience, un être qui se développe, et qui se trouvant en rapport avec d'autres êtres <sup>autres</sup> éprouve des modifications. L'ensemble des opérations et de des modifications constitue ce qu'on appelle la vie psychologique de cet être, tout comme l'ensemble des modifications qu'éprouve le principe vital par l'intermédiaire des sens constitue la vie physiologique.

Le monde psychologique c'est donc l'être humain et la vie telle qu'elle s'accomplit sur le théâtre de la conscience.

Les différentes opérations produites par moi suppose en moi des facultés distinctes; de même si j'éprouve quelques modifications il faut bien que le moi ait la capacité de recevoir des modifications; or comme il n'y a en nous que des actes et des modifications, il suit qu'il n'y a en nous que des facultés et des capacités. Nous pouvons appeler ces facultés et ces capacités principes constitutifs du moi, c.à.d. les éléments qui entrent dans la vie du moi et y jouent un certain rôle.

Toutes ces facultés qui agissent en même temps toutes ces capacités qui éprouvent en même temps des modifications, forment un mélange d'activité et de passivité qui compose la vie du moi, dont nous avons conscience.

Pour comprendre cette vie du moi, il faut s'attacher à déterminer les éléments qui jouent un rôle dans la vie psychologique, et la fonction que chacun y remplit.





Comme pour comprendre la vie physiologique il faut d'abord distinguer les différentes opérations qui se passent dans le corps ; pour de là remonter aux organes qui les produisent ; ainsi, dans la vie psychologique, nous devons de l'observation des différentes modifications et des différents actes du moi, remonter à ses principes constitutifs.

La 1<sup>re</sup> recherche consiste donc à déterminer les facultés et capacités distinctes du moi, <sup>les opérations</sup> et les modifications qui en résultent et leurs fonctions respectives. Cette recherche achevée, si elle est complète, nous donnera tous les pouvoirs dont le moi est doué ; connaissant alors les propriétés il nous sera facile d'en induire ce qui distingue la nature du moi des autres natures.

Là difficulté consiste seulement dans l'observation des actes et des modifications du moi ; il faut forcer la conscience de renoncer à son allure involontaire pour devenir attentive et réfléchie. Quand on a atteint acquis l'état de l'observation, on est apte à découvrir tous les faits de notre nature. Car on expérimente sur les phénomènes de notre nature, de la même manière que sur les phénomènes extérieurs.

Maintenant il faut considérer chacune de ces différentes facultés et capacités comme un principe, et déterminer la loi suivant laquelle ce principe agit et se conduit. C'est ainsi que nous déterminerons le rôle et la part de chacun des principes constitutifs du moi dans l'ensemble de la vie psychologique.

on connaît la loi d'une faculté  
quand on a résolu trois questions

La loi d'une faculté se connaît lorsqu'on a  
résolu ces trois questions :

- 1<sup>o</sup> quel est l'acte spécial produit par cette faculté ?
- 2<sup>o</sup> à quelles conditions est-elle déterminée à le produire ?
- 3<sup>o</sup> quels sont les résultats produits par cet acte dans la vie psychologique ?

Il en est de même pour la loi d'une force naturelle ; car, dans toute science d'observation, quand on cherche la loi d'une force, on est condamné par la nature même des choses à résoudre ces trois questions.

Il faudra donc résoudre chaque chacune de ces trois questions sur chacun des principes constitutifs du moi.

Méthode pour les résoudre.

La méthode est simple : ce qu'il y a de plus immédiat pour la conscience, c'est l'acte, c.à.d. celui qui nous révèle l'existence de la faculté. Ce qu'il y a de plus saillant dans l'acte lui-même c'est que cet acte est d'une nature particulière (un acte de volonté par exemple, ne ressemble ni à un souvenir, ni à l'énergie loco-motrice etc.)

Cet acte nous force de reconnaître en nous une faculté, un pouvoir de le produire.

Après avoir bien précisé les caractères distinctifs de cet acte, il faut rechercher les conditions qui déterminent la faculté à produire cet acte ; par exemple, les circonstances sans lesquelles la volonté ne serait jamais déterminée à vouloir, remonter aux motifs de la volonté. c'est ainsi qu'on aura la loi de la volonté.

Il reste maintenant à résoudre la 3<sup>e</sup>





question les résultats de l'acte : est bien !  
de même que de l'acte on remonte aux condi-  
-tions qui ont déterminé la faculté génératrice  
à le produire, de même on part de l'acte  
pour arriver à ses conséquences. Et ici il  
faut faire usage des règles recommandées en  
matière d'expérience ; il faut observer  
l'acte dans un grand nombre de cas, le  
reproduire dans une foule d'expériences pour  
le dégager de tout accident fortuit, momenta-  
né. On appliquera aussi cette méthode à  
la recherche des circonstances qui ont déterminé  
l'acte : et on arrivera alors à ce qu'il y a de  
constant et d'invariable.

Différence du moraliste et du  
psychologue.

C'est faire le contraire de ce qu'a fait La-  
bruyère : il s'est attaché à saisir au  
passage dans chaque caractère individuel  
les bizarreries, les accidents qui modifient  
d'une manière notable le caractère constant  
de l'homme. Le vrai psychologue au  
contraire s'attache à séparer ces incidents  
de tout ce qu'il y a d'essentiel, de commun  
entre tous les individus ; il cherche la person-  
-ne humaine, la vie. Elle est la différence  
entre ce que nous appelons un moraliste et un  
psychologue.

Si les recherches dont nous parlons étaient  
faites il n'y aurait plus de mystères dans  
aucun des phénomènes complexes de la vie psy-  
-chologique. Car nous aurons d'une part  
une énumération exacte de nos facultés et capacités ;  
d'autre les lois de chacun de ces principes  
constitutifs de notre nature.

Il reste encore une autre recherche sur



histoire de chaque faculté,  
de chaque capacité.

Trois causes des différences qui  
ont lieu dans la vie psychologique  
aux différents âges de l'homme.

Chaque faculté et chaque capacité. Nous  
avons déterminé la loi, il faut faire son histoire.

Entre l'homme et l'enfant il y a une g<sup>de</sup>  
différence, non seule<sup>mt</sup> sous le rapport physique  
mais encore sous le rapport intellectuel et moral.  
Sous ces derniers rapports il y a quelque chose  
de plus dans l'homme et quelque chose de moins  
dans l'enfant. De même pour le vieillard  
comparativement à l'homme fait.

Les différences dans la vie du moi d'effi-  
rentes époques ne peuvent venir que de ces  
trois causes ou de l'une d'elles :

1<sup>o</sup> Ou il y a dans l'homme fait des facultés  
qui se développent et qui ne sont pas encore  
excitées dans l'enfant ; telle est la raison  
qui est complètement endormie dans l'enfance  
et n'agit plus que faiblement dans la vieillesse.

2<sup>o</sup> Il peut arriver qu'une même faculté se  
développe également chez l'enfant, l'homme  
fait et le vieillard, mais non pas suivant  
la même loi. En effet une faculté dans  
l'enfant peut ne pas arriver tout de suite  
à son développement suivant la loi  
qui préside à ce développement dans  
l'homme fait, et ~~qu'~~ ensuite dans  
la vieillesse elle retombe de l'état  
normal sous l'empire de la loi  
primitive.

3<sup>o</sup> Enfin chez l'enfant et  
chez le vieillard certaines  
facultés agissent avec  
infirmité plus ou





moins d'énergie que dans l'homme fait.

des différences dans la vie psychologique  
à des âges différents viennent de ces trois causes  
et n'en peuvent avoir une quatrième.

Ainsi après avoir déterminé la loi d'une  
certaine faculté ou d'une certaine capacité; il  
faut encore faire ce que nous appelons son his-  
toire naturelle. C'est-à-d. qu'après avoir constaté  
comment se développe cette faculté dans  
l'état normal, il faut rechercher comment elle  
se développe à des époques différentes, quelles  
modifications subit son développement, s'il s'agit  
avec des degrés différents d'énergie.

Pour chacun des éléments qui jouent un  
rôle dans la vie psychologique on avait une  
histoire naturelle bien faite, on aurait la ligne  
de démarcation qui sépare l'enfance de l'âge mûr,  
et l'âge mûr de la vieillesse.

Différence notable entre les  
deux sexes.

Par l'induction de ce que nous avons dit. S'il  
y a des différences notables entre le caractère,  
les facultés, le développement psychologique  
de l'homme et de la femme, il est clair que  
ces différences ne peuvent provenir que de  
l'une ou de plusieurs des trois causes signalées.  
Or ces différences existent entre les deux sexes,  
Il y a donc dans les deux sexes des différences  
matérielles venant ou de l'absence de certaines  
facultés chez l'un des deux, ou de la différence  
des lois sous lesquelles elles se  
développent, ou du plus ou moins d'éner-  
gie avec laquelle elles se développent.

De plus dans la même époque de la  
vie d'un même individu à l'état normal,  
il y a des instants, des états psychologiques



de l'état de sommeil.

différents. C'est l'état de sommeil<sup>127</sup> par rapport à l'état de veille qui est l'état normal. Dans le sommeil nous rêvons, ce qui prouve que notre moi ne cesse jamais d'être actif. mais enfin rêver, ce n'est pas penser; donc le mode de la vie psychologique dans ces deux états présente d'énormes différences. Pour connaître ces différences il faut savoir préalablement quels sont les éléments qui jouent un rôle dans l'état de veille, recueillir sur l'état de veille et sur l'état de sommeil le plus de faits possibles, et comparer la vie psychologique dans ces deux états.

On verrait alors ce qui manque dans l'état de sommeil, et on en conclurait que certaines capacités ou certaines facultés qui agissent dans l'état de veille, ou n'agissent pas dans l'état de sommeil, ou agissent d'une autre manière, ou agissent avec plus ou moins d'énergie.

Et même dans l'état de veille, nous sommes quelque fois bien portants, quelque fois malades, quelque fois nous devenons fous; de ces accidents résultent d'énormes différences dans la vie psychologique.

Pour connaître cette différence on suivra la même méthode que celle que nous avons indiquée pour les différences des états de veille et de sommeil.

on parviendra ainsi non seulement à caractériser la folie, mais encore à déterminer ce qui sépare les différentes

des maladies, de la folie.





Comparerai-ous entre la vie psychologique de l'homme et la celle des animaux.

espèces de folies.

Une autre recherche que l'on peut faire au moyen de la même méthode c'est la comparaison entre la psychologie de l'homme et la psychologie de l'animal. En partant de l'animal le plus grossièrement organisé, chez qui par conséquent la vie psychologique est la plus simple et en remontant d'espèce en espèce de genre en genre jusqu'à l'homme, on trouve une vie psychologique de plus en plus compliquée; mais entre l'animal chez qui cette vie est la plus compliquée, et l'homme, il y a une immense distance.

Pour étudier cette différence énorme le point de départ, c'est la psychologie de l'homme bien expliquée. observer ensuite les actions, les mœurs, la vie entière d'un animal quelconque le plus développé, et comparer les deux vies psychologiques. (Bien entendu que pour déterminer quel est l'animal dont la vie psychologique est la plus développée, il faut comparer entre elles les mœurs des différents animaux).

Echelle des êtres.

Enfin partant de l'animal le plus parfait en descendant l'échelle des êtres on arrive peu à peu au minimum de la vie psychologique, à la vie psychologique dans son germe. Or ce qu'il y a de principal dans la vie psychologique est ce qui doit rester après cette soustraction successive de facultés que nous présente l'échelle des êtres. Dieu a mis la force

+ indispensables

43

+ indispensables

vitalité avec tous les caractères ~~essentiels~~ dans les animaux dont l'organisation est la plus inférieure. On remonte ensuite l'échelle jusqu'à l'entier déploiement de toutes les facultés dans la nature humaine. Mais entre l'homme

Etre intermédiaires entre Dieu et nous.

et Dieu, il y a inévitablement une foule d'êtres doués d'un certain nombre de facultés supérieures, et qui comblent l'intervalle.

Car pour quoi l'homme si parfait par rapport aux animaux, <sup>mais</sup> si imparfait par rapport à Dieu, serait-il le né plus ultra de la création ?

Nulle part on ne s'est refusé d'admettre ces natures intermédiaires plus ou moins parfaites.

L'acquiescement de cette échelle si importante que nous venons d'indiquer, est encore un desideratum de la science.

autre recherche  
des bous.

Une dernière recherche qui fait partie de l'histoire naturelle de nos facultés, c'est de déterminer le rapport entre chaque élément constitutif de notre nature et l'organe au sein duquel le moi se développe, c.à.d. l'organe cerebro-spirital, cerebral.

On part de ce fait bien constaté qu'il y a une liaison entre l'organe cérébral et la vie psychologique. Or de même qu'entre le développement total du moi et l'organe cérébral il y a une dépendance telle que cet organe matériel est la condition de l'action du moi ; ne serait-il pas





possible aussi que certaines parties de l'organe fussent la condition physiologique même pensable de la production de certains phénomènes ? Ne serait-il pas possible, après l'avoir fait dans le cerveau, de distinguer aussi dans l'enveloppe des signes extérieurs, sur cette boîte osseuse, des bosses enfin correspondantes d'avec parties de l'organe cérébral qui sous les conditions physiologiques sans lesquelles telles ou telles facultés ne peuvent se développer ?

Il faut connaître avant tout les facultés distinctes et originales du moi.

Cette recherche ne pourra se faire que quand nous connaîtrons quelles sont les facultés originelles et distinctes du moi. Alors il faudra faire des observations sur l'organe cérébral d'une foule d'individus, et lorsque nous connaîtrons le rapport qui existe entre telles et telles parties du cerveau et telles et telles facultés, il faudra constater si chaque partie du cerveau a sur l'extérieur de la tête un signe correspondant.

Correspondance des deux échelles organique et psychologique.

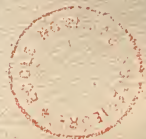
l'homme, Les rapports établis et connus pour on découvrirait dans les animaux la même correspondance entre leurs facultés et leur organe cérébral, et entre l'organe cérébral et les bosses de la tête. On pourrait alors à volonté descendre ou monter sur l'échelle.

organique ou l'échelle psychologique,  
un progrès dans l'organe indiquerait  
un progrès dans les facultés.

du docteur Gall.

L'ignorance de la psychologie a con-  
duit le docteur Gall dans les erreurs  
les plus grossières : c'est ainsi qu'il  
donne 2 bosses à une seule faculté,  
une bosse à des facultés qui n'existent  
pas etc.

Cependant il s'était fait une psychologie:  
mais il avait mêlé les penchans aux  
facultés. Il n'avait vu en nous que  
des penchans primordiaux ayant  
chacun à son service un ensemble de  
facultés. Il tomba dans l'erreur  
et son exemple vient confirmer notre  
assertion : cette recherche, pour être  
faite avec quelque espoir de succès,  
doit avoir pour point de départ la  
psychologie.





1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

Vendryes

X<sup>e</sup> leçon - philosophie -  
Cours de Mr. Souffroy

renseignements primitifs. Sensations  
facultés, liberté et raison : -

La science psychologique contient  
2 recherches  
1<sup>re</sup> psychologie phénoménale  
2<sup>de</sup> . . . . . transcendantale.



Il faut énumérer nos facultés,  
assigner à chacune ses fonctions  
et la loi. . . Difficulté de cette  
recherche.

45  
Nous avons vu ce que c'est que la  
psychologie, et montré qu'elle se divise  
en deux grandes recherches, dont l'une  
a pour objet la distinction et la description  
des pouvoirs, des principes constitutifs du  
moi, dont l'autre se propose de découvrir  
la nature même de ce moi. La 2<sup>ne</sup>  
peut être qu'une induction de la 1<sup>re</sup>, car c'est  
seulement après avoir connu les principes  
constitutifs d'un être, et la loi suivant la  
quelle ils agissent, c'est alors seulement  
qu'on peut en déduire ce qu'est l'être lui-  
même. Encore ne voulons-nous pas  
dire qu'on puisse ainsi pénétrer dans les  
mystères de la nature humaine, mais  
on arrivera du moins à toutes les connais-  
sances que l'esprit humain peut atteindre  
dans cette matière. Ainsi 2 psychologies,  
l'une qui recherche les principes constitutifs  
du moi, qui observe et qu'on peut  
appeler psychologie phénoménale; l'autre  
qui est toute d'induction, au dessus  
de l'observation, et qu'on peut appeler  
psychologie transcendantale. d'une part.  
de l'autre l'autre.

Nous avons dit ce qu'on devait  
chercher relativement à chacun des  
principes qui nous constituent, relative-  
ment à chacune de nos facultés, à  
chacune de nos capacités.



Mais il nous reste à voir ce que sont ces facultés et ces capacités, il nous reste à assigner à chacune des fonctions et la loi. La vie psychologique a quelque chose de si ~~enchevêtré~~ <sup>enchevêtré</sup> que ~~chacune~~ <sup>celle</sup> faculté peut remplir tant de rôles différents qu'on a peine non seulement à donner une énumération exacte et complète de tous les principes élémentaires, mais encore à assigner à chacun des fonctions. Ici tout est à faire pour la science: c'est tout au plus si dans les philosophes écossais, dans Reid qui a le mieux senti ce que devait être la science philosophique, on aperçoit les éléments d'une classification vraie. nous nous rencontrons souvent avec lui, mais en mettant de côté une grande partie de la doctrine.

Éléments principaux du monde phénoménal intérieur.

Voici maintenant quels nous paraissent être les principaux éléments du monde phénoménal intérieur.

- 1°. penchans de notre nature.  
Imaginer une nature active et sensible, douée de la vie. Il est évident qu'en vertu de la constitution, elle sera entraînée, sans la participation, sans l'intervention de la volonté, et de la raison à un certain développement. Longtemps avant que la volonté vienne prendre le gouvernement de notre nature, avant que la raison apparaisse, et comprenant la fin de cette nature, la dirige en ce sens, celle-ci en vertu de la constitution intime et primitive, agit
- 2°. Sensations agréables et désagréables.

et le développe, et avec la conscience qu'elle a d'elle-même, avec la sensibilité, elle a le sentiment de ce développement: elle a donc le sentiment de deux choses, d'un penchant impérieux qui l'entraîne vers un but, et de la joie qu'elle éprouve quand elle sent le développement tendre à la fin, de la douleur qu'elle ressent quand ce développement est contrarié, interrompu. Cette vie primitive du moi, avant l'apparition de la raison et de la volonté, coexiste tout entière avec la raison et la volonté. Mais il y a toujours les deux éléments constitutifs de notre nature, distincts, dont l'un se compose des penchants de notre nature, l'autre de la sensibilité.

### - Des penchants -

On doit comprendre ce que nous appelons penchants. Les penchants primitifs de notre nature sont toutes ces tendances dont la satisfaction est pour nous un besoin et qui, dans tous les instans de notre vie, nous poussent malgré nous à certaines fins et vers certains objets. Elle est pour l'homme la sociabilité.

Toute nature, par cela seul qu'elle est, doit posséder un certain nombre de penchants; car elle est condamnée à un certain développement, et ce sont des voix impérieuses qui le réclament. Voilà ce que nous appelons les grands éléments, les penchants primitifs de notre nature.

### - Distinction des penchants et des desirs -

Il faut bien distinguer ces penchants, des desirs nombreux, de ces petites passions





particulières qui ont pour objets des circonstances ou des choses toutes à fait accidentelles. La circonstance une fois éloignée, le désir disparaît : il n'a rien de permanent. On peut combiner de desirs de cette nature remplissent notre vie, mais ils aboutissent qu'une chose commune avec les penchans primitifs et permanens : ils les présupposent, ils se laissent expliquer par eux. Nous n'aurions aucun motif d'amour ou de haine, si certains objets n'étaient pas des obstacles ou des moyens pour arriver à l'accomplissement de notre nature. La fin de tous ces desirs exprime la fin de notre nature. Ils sont les conséquences de nos penchans primitifs.

Nécessité d'une liste exacte des penchans primitifs.

On comprend aisément la nécessité de faire une liste, un inventaire exact des penchans de notre nature. Cette liste nous donnera l'explication parfaite de tous les desirs du 2<sup>e</sup> ordre. Elle nous donnera en partie le secret de la vie psychologique, dont les penchans sont un des premiers et peut être le premier élément.

Des sensations agréables et désagréables

Nous dirons des sensations agréables et désagréables ce que nous avons dit des penchans : il est impossible qu'une nature sensible, arrive à la fin, sans qu'elle éprouve une sensation de joie, de plaisir ; pareillement il est impossible qu'elle soit empêchée d'arriver à la fin, sans qu'elle

éprouer une sensation de peine, une souffrance. Ainsi, de la constitution même de notre nature sensible dérivent les penchans primitifs de notre nature, et les sensations agréables et désagréables.

Ces deux élémens primitifs sont irréductibles.

Ces 2 élémens que nous avons cités sont parfaitement distincts quoique sortant de la même source, quoique tous deux expliqués par le même fait. Ils ne peuvent être mis de côté dans l'étude de la vie psychologique, parce qu'ils y jouent un grand rôle; ils ne peuvent être réduits en un seul ni dans aucun autre. Ce sont deux faits primitifs du premier ordre: ils se mêlent et se retrouvent dans tous les faits complexes de la vie psychologique.

3° facultés: ce que nous entendons maintenant par ce mot.

Notre nature a reçu encore des facultés ou instrumens pour arriver à la fin, pour satisfaire les penchans et par là se procurer des sensations agréables et éviter des sensations désagréables. A ces instrumens nous donnons exclusivement le nom de facultés. Dans les leçons précédentes nous donnions ce nom à tout pouvoir actif de notre nature, à toute propriété de notre nature d'où il résulterait un acte. A ce compte nos penchans seraient des facultés, car un penchant est un désir, et tout désir est une manière d'être actif. Maintenant nous prenons le mot faculté dans une signification plus restreinte.

Lorsque la volonté arrive, elle rencontre





en nous certains principes qu'elle peut diriger, et d'autres qui se développent fatalement. Elle ne peut rien sur les pen-  
chans primitifs, ingouvernables de leur nature. Ces penchans nous ne les appellerons pas facultés. Nous réserverons ce nom aux instruments que le créateur a mis en nous pour arriver <sup>que nous</sup> à notre fin, et dont notre volonté se sert à son gré.

3 facultés —  
— Intelligence.  
faculté expressive.  
faculté loco-motrice. —

Quelles sont ces facultés ?  
Le sens : l'intelligence par laquelle nous con-  
 naissons, la faculté expressive, par laquelle  
 nous communiquons l'au dehors ce qui se  
 passe en nous, la faculté loco-motrice,  
 par laquelle nous exerçons notre action  
 au dehors. Les 3 pouvoirs dont la volonté  
 s'empare, sont à ce titre des facultés. Il  
 est facile de sentir combien elles diffèrent.  
 D'un principe tel que la sensation, ou les  
 penchans primitifs sur lesquels la volonté  
 ne peut rien. Voilà donc, de moins  
 dans notre nature, 3 instruments, 3  
 moyens de faire 3 choses, connaître, exprimer,  
 agir. S'il y a encore en nous d'autres  
 instruments, il faut les reconnaître et  
 les classer dans la même catégorie.

Ces facultés précèdent-elles la volonté ?  
 Ce que peut la volonté sur elles.

Bien longtemps avant que la raison  
 n'ait compris quelle devait être leur  
 direction, avant que la volonté ne  
 soit venue les gouverner, ces facultés, ces  
 instruments existent : ils ne sont pas  
 morts ou inertes, mais ils vivent, ils

187

se développent sans l'intervention de la volonté et de la raison. L'enfant connaît, exprime, agit. Ses facultés travaillent et vont chacune à leur fin, d'après des lois que nous n'avons pas faites. Quand viennent la volonté et la raison, elles ne créent ni les instruments, ni leurs lois: elles ne peuvent que les diriger vers un but plutôt que vers un autre, accommoder leurs lois à un dessein qu'elles auront formé.

2 états psychologiques - l'un constructif et fatal, l'autre volontaire et libre.

Ainsi dans la vie psychologique, il y a véritablement deux vies, l'une instinctive, spontanée, fatale; état de repos, état de l'enfance; l'autre volontaire, raisonnable, libre, état humain par excellence.

Dans le 1<sup>er</sup> état nos facultés sont sous le gouvernement immédiat des penchans primitifs. C'est une fatalité qui agit sur des instruments déjà en action, sans préméditation et sans volonté: ainsi notre curiosité peut pousser notre intelligence tantôt vers un objet et tantôt vers un autre, sans que la volonté, sans que la raison interviennent. C'est l'état de l'animal. Le 2<sup>e</sup> état est bien différent du premier: 2 autres éléments apparaissent, la volonté et la raison; ce sont ces 2 éléments, surtout la raison, qui distinguent l'homme de la bête. La raison a pour mission spéciale de comprendre; les animaux connaissent mais comprennent fort peu: l'homme comprend éminemment. Notre raison comprend que nous avons une fin, et quelle est cette fin:

Raison - la mission.





Egoïsme calculé.

Vertu, devoir

elle comprend qu'il y a pour nous du bien et du mal, chose que nos penchants lui révèlent, que notre nature dirait toujours tendre à son plus grand bien, à ce qui lui donnerait le mieux, et remarquant aussi les facultés, les moyens qui nous sont donnés pour arriver à ce but, elle les combine pour en obtenir les meilleurs résultats possibles.

Plus tard, par un nouveau progrès, elle comprend que chaque nature a aussi son but, de même que la nôtre, que la création est un tout harmonieux qui lui-même a une fin, que l'accomplissement de cette fin totale est le résultat de toutes les fins particulières. Alors elle identifie notre bien avec le bien absolu, l'ordre avec l'accomplissement de toutes les fins, et avec la volonté d'un Dieu créateur. Alors nous faisons notre bien, non plus seulement par ce qu'il est notre bien, mais par ce qu'ainsi nous contribuons à l'ordre général, par ce que nous exécutons pour notre part la volonté de Dieu.

nouvelle vie, spontanée, non plus instinctive. alors l'homme est vraiment créé.

Pour nous résumer penchants primitifs, sensations, facultés, liberté, raison, tels sont les éléments de la vie phénoménale intérieure. Reste à chercher combien il y a de tels penchants, combien de facultés, et il y en a un 2<sup>e</sup> nombre. mais voilà ce qu'il y a de fondamental. Voilà la g<sup>de</sup> division de tous les phénomènes du monde psychologique.

Ainsi le 1<sup>er</sup> degré de développement de notre raison est un <sup>egoïsme</sup> calculé. Ensuite l'egoïsme devient un devoir. C'est une vertu que d'aller le plus loin possible, et en connaissance de cause vers notre fin.

Quand la raison a fait cette double découverte, elle ordonne à la volonté de s'emparer des facultés et de les diriger dans le sens qu'elle lui indique. Alors commence une



XI<sup>e</sup> Leçon.

Vie spontanée et vie raisonnable -  
Penchans - leurs fonctions.

2 degrés dans la vie psychologique :  
vie spontanée et fatale .  
vie raisonnée et libre .

1<sup>o</sup> vie spontanée  
penchans  
sensibilité.

Rappelons ce que nous avons dit dans la dernière leçon, pour mieux saisir les principaux traits du monde psychologique.

La vie psychologique parcourt deux degrés de développement, le degré spontané et fatal, le degré raisonnable et libre. La différence est que dans l'un les penchans gouvernent, tandis que dans l'autre c'est la raison.

Quels sont les penchans ? l'expression des tendances de notre nature, et par conséquent l'expression de notre nature même. Constitué qu'elle est d'une certaine manière, elle tend à un certain développement, et elle manifeste cette tendance vers l'accomplissement de sa destinée par des penchans qui l'y entraînent. De plus, comme notre nature est sensible, elle jouit toutes les fois que les penchans sont satisfaits ; elle souffre au contraire quand ils ne peuvent l'être. On pourrait supprimer le plaisir et la souffrance, et les penchans n'en subsisteraient pas moins. Dans la nature animale, il est vrai, les penchans sont toujours unis à la sensibilité ; mais dans les natures inférieures, cette dernière n'existe pas.





il y a en elles une force végétative déterminée par certains penchans, mais elle se développe sans qu'il y ait répétition dans l'intelligence et la sensibilité, qui la n'existent point. A côté de ces penchans n'apparaissent point deux phénomènes que nous appelons la sensation et la conscience. Nous au contraire, dotés d'intelligence et de sensibilité, toutes les fois que notre nature exprime une inclination vers la fin, nous avons d'abord conscience de cette inclination, et de plus nous éprouvons du plaisir ou de la souffrance suivant qu'elle est satisfaite ou contrariée.

Ce sont les deux faits qui apparaissent primitivement en nous, les penchans et la sensation.

facultés dirigées par les penchans

Mais primitivement ces penchans qui nous entraînent dans une certaine direction et dans un certain but, rencontrent en nous des moyens d'y arriver, ce sont les facultés. Ces penchans de connaître et d'agir répondent deux facultés, la faculté intelligente et la force loco-motrice.

Au penchant que nous avons pour la société, pour communiquer avec nos semblables répond jusqu'à un certain point la faculté expressive et toutes les tendances de notre nature trouvent ainsi une faculté à leur service. D'abord ces facultés tombent immédiatement sous l'empire, sous la direction des penchans primitifs.

Avant que la raison apparaisse, il y a eu nous un entraînement fatal, involontaire, nos facultés agissent, mais sans préméditation de notre part. Cet état n'est pas seulement primitif, nous y retombons souvent, à certains instans de la vie raisonnable. Quand la liberté est fatiguée de gouverner, la raison abandonne quelque fois les rênes et les cède aux pen-  
-chans qui dirigent de nouveau nos facultés.

Ainsi nous avons deux instans bien distincts dans la vie psychologique : dans l'un, dans la vie spontanée, 3 ordres de principes : penchans primitifs, sensations, facultés.

2<sup>e</sup> vie raisonnable  
Calcul de la raison  
Volonté.

Quand la raison vient, elle comprend cette vie spontanée et les imperfections. En effet, si nos penchans sont l'expression de la destination même vers laquelle notre nature est entraînée, si nos penchans font agir nos facultés dans ce sens, toutes fois quand ces facultés sont abandonnées à leur course, elles agissent sans force, sans plan de conduite, et conséquemment sans succès : elles sont incapables de rien faire de grand, ni dans la sphère intellectuelle, ni dans la ~~sphère~~ sphère de l'activité, ni dans la sympathique, parce qu'il n'y a ni énergie dans ces facultés, ni ordre dans leur direction. La raison comprend qu'il faut ajouter 2 éléments à la vie spontanée. Elle même, elle calcule les meilleurs moyens d'arriver à notre fin, elle trace un plan, puis elle charge la volonté de l'exécuter.





On sent combien entre la raison et la liberté, l'union est intime : on ne trouve dans aucun être la liberté sans un commencement de raison. L'une est inutile sans l'autre.

Les deux les deux éléments nouveaux qui ajoutés à la vie spontanée, viennent constituer la vie raisonnable.

deux degrés dans la vie raisonnable.

Egoïsme.

Maintenant nous pouvons distinguer deux degrés différents dans la vie raisonnable. D'abord la raison peut ne porter ses regards que sur nous-mêmes : alors le raisonnement dans cette sphère individuelle, elle reconnaît que nous avons une constitution, une fin, par conséquent qu'il y a pour nous du bien et du mal ; puis, dans l'intérêt de notre bien, elle nous trace un plan de conduite, et dirige nos facultés d'après ce plan. Remarquons qu'elle le fait uniquement dans l'intérêt de notre bien : c'est l'état égoïste dans la perfection.

Vertu et piété.

Mais quand la raison porte ses regards sur la création tout entière, elle fait une nouvelle découverte, qui sans nous faire changer de conduite, nous la fait envisager sous un autre point de vue. Elle remarque que chaque chose a sa fin autre, qu'elle a son bien, et que de l'accomplissement de toutes ces fins, de l'ensemble de tous ces biens résulte une fin totale, un bien absolu. Ce bien absolu est l'ordre ; or, comme la création n'est que l'œuvre de

51<sup>r</sup> Dieu, c'est la volonté de Dieu. Dès lors nous pouvons nous diriger vers notre fin, non plus dans l'intérêt de notre bien personnel, mais dans l'intérêt du bien absolu; ou par respect pour la volonté de Dieu. Dès lors nous ne sommes plus égoïstes, mais vertueux ou religieux. Le 1<sup>er</sup> état de la vie raisonnable, l'état d'égoïsme est un état inférieur à celui-ci, où la raison a atteint son plus haut développement.

Voilà les grands éléments et le mécanisme de la vie psychologique; les détails en sont infinis et ne sont pas à négliger.

fonctions des différents éléments de la  
vie psychologique

Maintenant, de même que lorsqu'on a découvert les différents organes qui jouent un rôle dans la vie physiologique, on s'occupe de déterminer la fonction spéciale de chacun d'eux, de même il nous reste à montrer quelle est la fonction attribuée à chacun des éléments que nous avons découverts dans la vie psychologique.

Commençons par énumérer quelques unes des fonctions les plus importantes de nos penchants primitifs.

- fonctions assignées aux penchants.

1<sup>re</sup> D'abord nos penchants servent à révéler à la raison la destination de notre nature; sans <sup>cette</sup> elle, la raison n'en saurait rien; car pour qu'elle reconnaisse dans notre nature une tendance et une fin, il faut que cette tendance et cette fin se manifestent.





51<sup>r</sup>  
Ce qui les manifeste, ce sont les penchans ;  
c'est là leur premier emploi.

2<sup>o</sup>. En second lieu, il est clair que sans les  
penchans, tout égoïsme et toute vertu seraient  
impossibles. En effet l'égoïsme est le causal des  
moyens pour arriver au plus grand bien ; or  
il n'y a que les penchans qui puissent nous  
apprendre notre bien, puis qu'eux seuls nous  
apprennent notre destination. Curieuse qu'est-ce  
que la vertu ? La vertu consiste à accomplir notre  
bien, comme faisant partie du bien absolu :  
elle est dans l'accomplissement de nos devoirs  
envers nous mêmes et envers les autres.  
Elle exige donc une connaissance de notre propre  
destination, qui nous est révélée seulement  
par les penchans, et une connaissance de la  
destination des autres, et que nous ne pouvons  
puiser que dans la connaissance de la nôtre  
même. La vertu comprend encore nos  
devoirs envers Dieu ; mais le respect <sup>qu'il nous a</sup> pour la  
volonté de Dieu suppose qu'on l'a connaît,  
et elle ne se manifeste que par les tendances,  
par les penchans des différens êtres.

Donc 2<sup>o</sup>. sans les penchans, point d'égoïs-  
me, point de vertu.

3<sup>o</sup>. N'est évident encore que sans les penchans  
toutes nos facultés seraient sans direction.  
Ce seraient des instrumens dont nous ne  
saurions que faire. Les penchans primi-  
tifs de notre nature impriment d'abord  
à ces pouvoirs une direction fatale, et  
plus tard, indiquant à la raison quel est

notre bien, lui donne par lui la possibilité  
de former pour ces facultés un plan  
de conduite.

4°. Une autre fonction des penchans pifs  
est de suppléer dans l'enfant à la raison  
qui n'est pas encore venue, et de la  
remplacer même quand elle existe; car  
souvent elle le trompe et n'est pas assez  
forte. Supprimer les instincts dans l'enfant  
quand la raison n'est pas encore venue, il  
reste sans direction, aucun développement  
n'est possible.

On fait par exemple combien est  
nécessaire dans l'enfant, ce penchant  
à la crédulité qui lui permet d'apprendre  
tant de choses. Sans ce penchant, indiffé-  
rent entre la crédulité et l'incrédulité,  
il tomberait dans le scepticisme le plus étroit.

5°. En même temps, lorsque l'homme est  
parvenu à un état supérieur, il est  
une foule de cas dans lesquels la raison  
est insuffisante. quelque fois les décisions  
sont trop tardives et alors le penchant  
nous déterminant subitement produit  
souvent de très grands maux ou nous  
procure de très grands biens que  
l'attente nous aurait fait perdre.

Quelque fois même la raison ~~peut~~  
peut nous conduire à des principes  
erronés. Par exemple en nous mon-  
trant que les hommes sont méchants





elle nous conseille de les fuir : nos penchans corrigent cette misanthropie, et nous ramènent près de jongs liés, p.-à.-d., vers nos semblables.

6.<sup>o</sup> Dans d'autres cas, les décisions de la raison seraient trop faibles, si elle ne trouvait un appui dans des instincts puissants. Si les mères, accoutumées aux plaisirs du monde, n'étaient guidées que par la raison dans les devoirs qu'elles donnent à leurs enfans, ils périraient la plupart faute de secours indispensables. Il faut qu'un penchant irrésistible dirige la mère à toute l'étendue de son sacrifice.

7.<sup>o</sup> D'un autre côté, sans les penchans primitifs de notre nature, nous n'éprouvons aucune sensation. En effet, il n'y a sensation qu'à cette double condition 1.<sup>o</sup> que nous soyons sensibles; 2.<sup>o</sup> qu'il y ait du bien et du mal pour nous. La source de toute sensation agréable et désagréable est dans l'existence d'un certain nombre de penchans, tantôt satisfaits, tantôt contrariés.



Vendryes

Philosophie.

M<sup>r</sup>. Lauffroy.

XII<sup>e</sup> Leçon

Fonctions ppales des éléments divers de  
la vie psychologique.  
1<sup>o</sup> des penchans.

2<sup>o</sup> Sensation agréable et désagré-  
able. Son but.

Fonctions des principes constitutifs de notre  
nature. 1<sup>o</sup> des penchans. 2<sup>o</sup> de la sen-  
sation. 3<sup>o</sup> des facultés. 4<sup>o</sup> de la volonté.  
5<sup>o</sup> de la raison.

Le dernier objet que nous nous étions proposé  
était d'indiquer rapidement les fonctions ppales  
de chacun des principes qui constituent  
l'esprit humain. Nous avons examiné  
déjà quelles sont les fonctions ppales des  
penchans primitifs de notre nature.

Après cet élément de la nature humaine  
nous avons signalé un phénomène impor-  
tant, la sensation. Tout de même que  
nous ne comprendrions jamais quelle est  
notre fin, si les penchans ne nous l'avaient  
révélé, tout de même nous n'exprouverions  
ni sensation agréable, ni sensation désagré-  
able s'il n'existait pas en nous certaines  
inclinations, certaines tendances qui,  
dans leur développement, s'éloignant ou  
favorisées ou gênées produisent précisément  
le plaisir ou la douleur.

La sensation agréable est toujours le  
signe d'un bien qui s'accomplit en nous,  
la sensation désagréable le signe d'un  
certain mal. Le bien pour nous étant  
de notre développement, le plaisir est  
pour notre nature le signe que la  
mission est remplie, et la douleur le  
signe qu'elle en est empêchée. De là  
la liaison étroite qui unit sans les confondre





le plaisir et notre bien, la douleur et notre mal. Je dis sans les confondre : car notre bien et notre mal pourraient exister sans la sensation, c.à.d. sans qu'ils eussent leur retentissement dans la sensibilité.

Les sensations sont une invitation puissante pour notre activité ; car malgré nous et sans connaissance de cause, nous cherchons à être le plus heureux et le moins mal. heureux possible : et comme les sensations agréables et désagréables sont pour nous un avertissement du bien et du mal, de concert avec les penchans, elles doivent nous pousser vers notre fin, vers l'accomplissement de notre destinée.

Quand nous éprouvons un besoin indéterminé par un penchant quelconque, nous éprouvons une sensation pénible ; ainsi nous sommes excités à la fois par deux motifs sensibles, et de nous délivrer d'un état désagréable, et d'obtenir une satisfaction ardemment désirée.

Des affections — de la sensation que Dieu a voulu y attacher.

Il y a en nous un ordre de penchans qui ne sont pas des desirs et qui ont pris le nom d'affections. Ils tendent à unir les hommes, à les rapprocher les uns des autres. Comme ce penchant de l'union est bon en soi, le créateur y a attaché une sensation agréable. Ces affections qui, au fond, ne peuvent jamais être satisfaites, Dieu les a accompagnées d'une certaine quantité de plaisir sympathique ; tandis que toutes les affections

malveillantes qui tendent à nous éloigner  
de nos semblables sont accompagnées d'une  
sensation pénible qui en rend l'exercice  
fâcheux.

La sensation est donc un nouvel aiguillon,  
un nouveau mobile ajouté à ceux qui nous  
poussent vers notre fin. Elle est en général  
la fonction de la sensibilité.

3<sup>e</sup> facultés. 3 ordres de facultés - leurs  
lois.

Notre nature manifeste des tendances qui  
s'entrainent ainsi que les sensations à agir  
dans le sens de notre destinée. Or ce, au  
moyen de quoi elle peut marcher à l'enbut,  
ce sont les facultés, c.à.d. des instruments qui  
servent à atteindre notre fin.

Nous avons distingué 3 ordres de facultés :  
intellectuelles, expressives, actives ou loco-motrices.  
Avant que la volonté de s'en servir ne soit  
arrivée, ces 3 instruments ont leurs lois  
et leurs mouvements propres. La destination,  
le rôle et les lois de chacun sont parfaitement  
nets. L'intelligence sert à connaître,  
à satisfaire la curiosité, penchant au  
quel elle correspond. Elle de même au  
penchant qui nous pousse à agir au  
dehors, à étendre le pouvoir du moi  
est attachée la faculté loco-motrice. La  
sympathie est un autre penchant au  
quel correspond la faculté expressive  
du moyen de laquelle nous commu-  
niquons avec nos semblables.

Ainsi les fonctions respectives de nos  
trois espèces de facultés sont déterminées  
par les trois penchants de notre nature,  
qui embrassent tous les autres; le besoin  
de connaître, d'agir, de nous unir à





toutes les natures sensibles d nous .

D'abord nos facultés agissent d'elles mêmes, avant que les penchans leur aient imprimé une direction . Puis elles tombent sous l'impulsion immédiate des penchans . Plus tard entre les penchans et les facultés s'interpose la volonté : plus tard encore entre la volonté et les penchans s'interpose la raison, qui conserve l'esprit dans lequel les penchans dirigeaient les facultés, mais y ajoute plus d'adresse et d'efficacité .

4.<sup>e</sup> volonté . ce qu'elle trouve, quand elle apparaît; ce qu'elle laisse quand elle disparaît .

La volonté est le 4.<sup>e</sup> principe de notre constitution . D'après ce qui précède on voit déjà quelles sont les fonctions de la volonté . Quand elle apparaît, elle trouve les penchans, les sensations, les facultés : tous ces principes agissent sans elle, d'où on conclut qu'elle n'est pas essentielle à la vie psychologique . Elle apparaît avant la raison : car il suffit que nous sentions l'impulsion des penchans, qu'il nous soit révé-  
-lé que nous puissions augmenter la force et l'énergie de nos facultés pour que, antérieurement à la raison, nous puissions user du pouvoir de la volonté . Que fait-elle, elle manie les instrumens, en profite des penchans dont elle suit les lois . Ce qui la distingue des élémens primitifs et éternels, c'est qu'ils peuvent agir avant elle et

après elle. Un homme, dans un état de débilité morale, abdiquera tout usage libre de ses facultés; mais les penchans, les sensations et les facultés rempliront toujours leurs fonctions comme auparavant.

Elle donne plus de pouvoir à nos facultés en les concentrant.

La volonté est le tyran  
Mais sur quoi la volonté a-t-elle pouvoir? Ce n'est ni sur les penchans, ni sur les sensations; cela est hors de son domaine. Elle ne peut exercer que sur les facultés, et c'est pour cela même que ces derniers principes de notre constitution méritent le nom de facultés, ce dont on peut user. Elle ne peut pas non plus en changer les lois, mais seule-ment les diriger et les concentrer. Elle exerce dans le développement de la vie psychologique un pouvoir électif, qui fait que nous ~~per~~ faisons une chose avant ou après une autre. Elle donne en un mot à nos facultés, un plus haut degré d'intensité et de puissance, et cela par la concentration.

5<sup>e</sup>. Raison; son existence, ses fonctions.

Maintenant nous allons chercher les fonctions de la raison, recherche plus difficile et plus délicate, avec l'intelligence seule nous connaissons. Notre intelligence se met en rapport avec un objet extérieur, par des moyens mystérieux, puis rom- pant ce rapport momentanément établi, elle trouve qu'il est resté en elle quelque chose. Mais indépendamment des idées des choses perçues hors de nous ou dans





nous, on trouve dans notre esprit des con-  
naissances ou idées de choses qui nous é-  
taient infautes ni perçues, et qui indiquent  
déjà que l'intelligence n'explique pas la  
formation de toutes nos connaissances.  
C'est qu'en effet il y a en nous une autre  
faculté, un autre pouvoir qui nous  
révèle bien des choses que l'intelligence  
n'attestait pas. Qui décide de la fausseté  
ou de la vérité des idées? Qui nous  
fait croire à une connaissance? C'est  
l'effet de la raison: elle détermine en  
nous la croyance, ou bien l'empêche  
de naître. En réglant notre croyance,  
la raison nous révèle des idées de choses  
que ne parait pas l'intelligence.

1<sup>o</sup> Elle détermine notre croyance.

2<sup>o</sup> Elle règle notre conduite.

En résumé la fonction est de porter  
tous les jugemens que nous portons.

manière dont se fait un jugement.

Non seulement la raison décide de ce qui  
est vrai ou faux, mais encore de ce qui est  
bon ou mauvais, de ce qui est beau ou  
 laid. Ces 2 dernières décisions ne sont  
que des cas particuliers de la première. Car  
quand j'édis qu'une chose est bonne ou  
belle, j'édis qu'elle convient à l'homme,  
qu'elle est bonne pour lui, qu'elle a avec  
la nature humaine un certain rapport.  
ainsi le jugement moral et le jugement  
esthétique ne sont que des cas particu-  
liers des jugemens logiques. Leur  
importance seule leur a fait donner une  
place, une catégorie à part. Au fond  
il n'y a que deux choses: des idées fournies  
par l'intelligence, un rapport déclaré  
vrai ou faux par la raison.

Si vous voulez voir comment procède  
la raison, toutes les fois qu'elle décide

Tout jugement a un motif, un principe.  
Application par la raison de ce principe  
à un cas particulier.

qu'une chose est ou n'est pas, vous verrez  
que tout jugement particulier implique  
un principe en vertu duquel la raison déclare  
tel motif vrai ou faux. Il n'est impossi-  
ble qu'il y ait de jugemens sans motif;  
le motif est le principe, le fondement du  
jugement. Il n'est pas toujours distinct à la  
conscience; il est confus ou précis, obscur  
ou évident: dans tout jugement de l'esprit,  
il y a deux choses; l'un principe de l'appli-  
cation de ce principe à un cas particulier.

Principes acquis et non acquis.

des principes acquis.

- 1<sup>o</sup> par l'expérience et l'induction.
- 2<sup>o</sup> par le raisonnement.

Maintenant quels sont ces principes,  
en vertu desquels nous jugeons? Les uns  
sont acquis, les autres ne le sont pas.

Parmi les principes acquis, les uns sont  
le fruit de l'expérience et de l'induction.  
Ce sont les principes contenus dans les  
sciences naturelles. Ainsi quand on dit que  
les électricités de semblable nature se  
repoussent, que les électricités de nature  
différente s'attirent; il n'y a là que l'ex-  
pression d'un certain nombre de faits  
particuliers, et le principe a été étendu  
par induction aux cas non encore observés.  
C'est la 1<sup>re</sup> classe des principes acquis, prin-  
cipes empiriques d'après lesquels nous portons  
des jugemens particuliers: par exemple  
avec le principe que nous venons d'énoncer,  
là où nous voyons des électricités s'attirer  
nous déclarons qu'elles sont dissimilaires.

La 2<sup>e</sup> classe des principes acquis, est  
celle des principes acquis par déduction.  
Ainsi en géométrie nous obtenons des prin-





principes déduits par le raisonnement des dé-  
monstrations et des figures. puis nous jugeons  
dans des cas particuliers en vertu de ces  
principes déduits.

Les principes acquis présupposent des  
principes non acquis.

Mais on n'arrive aux principes que par  
des principes non acquis qu'il est présupposé.  
car dans toute vérité déduite, l'on veut recher-  
cher la source ou remonter de prémisses en  
prémisses jusqu'à des prémisses antérieures  
à toutes les autres et qui n'en supposent  
plus d'autres. Dans toute vérité empirique  
il y a le résultat d'un certain nombre de  
faits observés : ce sont des jugemens totaux,  
des sommes d'un certain nombre de ju-  
gemens particuliers. Et pour que les  
seconds soient vrais, il faut que les 1<sup>ers</sup>  
l'aient été individuellement. D'ailleurs  
dans les vérités empiriques, nous allons  
plus loin que l'expérience : nous lui trouvons  
une vérité, une force, qui ne dépend pas  
d'elle. quand je juge que le soleil  
se lèvera demain, il y a là quelque  
chose que ne donne pas l'observation et  
l'expérience, à savoir ce principe pri-  
mitif inclus dans ma nature, que les  
lois de la création sont stables.

donc tous les principes acquis impli-  
quent des principes non acquis, innés,  
de ces principes dérive tout jugement  
primitifs, auxquels nous croyons par cela  
seul que nous sommes, et sans lesquels  
nous ne porterions jamais aucun juge-  
ment ni particulier, ni général.

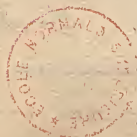
172  
toutes les fois que nous portons un jugement particulier, nous raisonnons : car acquis ou non acquis, il y a toujours un de ces principes appliqués.

- De la raison comme faculté.
- De la raison comme réceptacle des principes primitifs.

Nous voyons que le point de départ et la condition de l'exercice de la raison sont les principes en vertu des quels nous jugeons, ainsi il faut bien distinguer les principes de l'action même du jugement qui les applique. En ce sens la raison est une faculté. mais elle n'est pas seulement une faculté. elle est aussi un réceptacle, un dépôt de vérités non acquises, de principes primitifs <sup>im</sup> appliqués dans tous jugement de la raison. Ils n'ont jamais été démontrés et pourtant nous jugeons longtemps en vertu de la force qui est en eux, avant d'en avoir la conception nette, claire et distincte. Ainsi l'espèce porte une foule de jugemens ; il croit dès qu'il respire. Pourquoi ? il n'en fait rien. c'est un motif confus dont il ne se rend pas compte. ainsi jugent toute leur vie la plupart des hommes eux mêmes

de la découverte des principes primitifs.

Quand vous voudrez forcer ces écritures primitives, qui restent cachées et inconnues à vous apparaître, à se dégager, alors demander vous pourquoi vous portez un tel jugement, pourquoi vous croyez : alors elles vous apparaîtront, mais non pas toujours facilement ; car les unes





Se dégagent sur le champ ; ce sont les axiomes du sens commun ; mais d'autres ont plus de peine à se dégager ; ce sont les axiomes des sciences, qui impliquent toujours les axiomes du sens commun.

Ressemblance de ces vérités primitives. Les vérités que rien ne démontre, ressemblent fort aux penchants primitifs de notre nature. nous agissons longtemps en vertu de ces penchants sans les avoir distingués. de même nous jugeons bien avant l'apparition de la raison en nous. Un jour nous nous demandons et pourquoi nous agissons ainsi et pour quoi nous portons ces jugements. Alors nous découvrons les penchants primitifs d'un côté et de l'autre les vérités primitives.

C'est le mécanisme de la raison. tout se réduit en principes généraux, et en applications de ces principes. Le fait de l'application est le raisonnement.

Raison appliquée à l'existence et à la fin de l'homme.

Parmi les choses sur lesquelles la raison s'exerce, elle s'exerce sur l'homme lui-même. quand l'intelligence lui a manifesté l'homme par la conscience, en vertu des principes qui sont innés en elle, elle déclare tout d'abord qu'il a une fin : elle le croit sans démonstration. L'intelligence lui découvre un certain nombre de penchants dans l'homme, et, toujours d'après les principes innés, la raison déclare que cette fin est telle ou telle. alors elle est capable de prendre le gouvernement de notre conduite, et elle le prend en

effet, fondée sur le principe gravé en elle,  
que ce qui commande a le droit de commander.  
-der.

Ce n'est pas tout: elle découvre d'autres  
natures avec leurs tendances propres. Elle en  
conclut qu'elles ont chacune une fin particulière,  
que le monde est lui-même un tout harmo-  
nieux, et qu'il a une fin totale qui résulte  
de toutes ces fins particulières. Alors notre  
destinée lui apparaît comme un bien non  
plus individuel mais absolu: alors l'egoïsme  
devient un devoir. La raison déclare tout  
cela a priori.

Enfin en vertu des principes qui font en  
elle, la raison voit le monde, comme un  
"effet", et elle lui donne une cause. Dès  
lors le monde est un effet de Dieu,  
l'ordre du monde est la volonté de Dieu.  
Dès lors nous sommes obligés de faire notre  
bien par pitié. Or ainsi toute la morale  
est créée par la raison, au moyen d'un  
petit nombre de faits fournis par l'intelli-  
gence. Elle crée également le bien  
comme nous pourrions le démontrer.

S





82





